



#
Hall
de
Joseph

# DE LA TRANQVILLITE DE L'ESPRIT, DE IOSEPH HALL:

DE LA TRADVCTION DE MONSIEVR *CHEVREAV.*

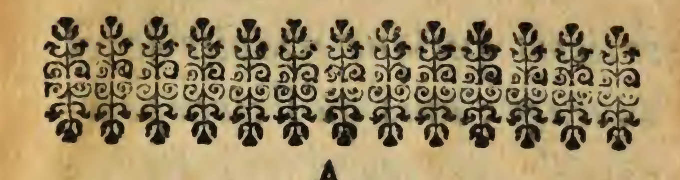



A PARIS,

Chez MICHEL BOBIN, au troiſiéme Pilier de la Grande Salle du Palais, à l'Eſperance.

M. CD. LX.

*Auec Priuilege du Roy.*



A

# MONSIEVR

## MONSIEVR

# DE BEAVMONT

ABBE' DE SABLONCEAV,
Conseiller du Roy en ses
Conseils, & Precepteur
de sa Majesté.



*ONSIEVR,*

*Ie serois orgueilleux de mes haillons comme le Cynique, si*

*ie tirois quelque vanité de cét ouurage; puis qu'il tient peut-estre de moy toutes ses bassesses; & que l'Original est tel, qu'on en peut dire, ce qu'vn des plus grands Docteurs de l'Eglise a dit autresfois du Liure de Iob, que chaque mot y portoit son sens, & chaque expression son Mystere. Mais comme il est des beautez qui n'ont pas besoin d'estre parées pour se faire aymer, & des matieres precieuses dont l'art ne peut releuer le prix, i'ay creu que les paroles ne vous toucheroient*

*pas tant que les choses, que la Philosophie deuoit estre icy beaucoup plus graue, qu'aiustée, & que c'estoit faire tort à la Maiesté de cette Reyne, que de l'habiller en Coquette. En effet, il n'est pas de ce discours, comme de ces contrées qui sont fecondes en toutes sortes de fleurs, & par tout steriles en fruit: Il y a plus à s'y nourrir, qu'a s'y plaire, & ie ne me suis point mis en peine d'y ioindre la delicatesse du langage à la force du raisonnement, pource que ses graces*

naturelles ne veulent point estre redeuables aux estrangeres, & qu'il n'est rien enfin de plus eloquent au monde, que la verité. C'est par ses maximes, que les passions ne sont dans l'homme, que comme des esclaues dans vne galere, que la raison est leur maistresse & leur Souueraine, que le Sage est dans chaque saison de sa vie ce qu'est dans l'vne de l'année, ce fameux fleuue d'Egypte qui demeure dans ses riues, lors que tous les autres ont accoustumé de se dérober, & qu'il

*se peut dire égal à Dieu, selon les Stoïques, pour estre tousiours égal à soy-mesme. Ie ne rougiray donc pas de vous offrir ce Traité,* MONSIEVR, *puis qu'en luy ie vous offre les premiers preceptes & le dernier but de la Theologie & de la* Morale, *& qu'il ne ressemble pas à ces couleurs qui perdent leur plus vif éclat à l'attouchement ou au iour; mais a ces raretez, qui donnent de l'admiration a mesure qu'on les estudie, & qui sont mesme recommandables par leur*

*vieillesse. Ce n'est pas d'auiourd'huy, que mon impatience & mes amis m'ont conseillé de vous approcher; il y a long-temps que cét honneur a fait mon ambition; & quand ie n'y serois point obligé par des raisons tres-particulieres, il y en a de publiques qui m'y engagent si estroitement, que mon silence ne pouuoit plus degenerer qu'en ingratitude. Vous vous estes rendu le protecteur d'vne Ville qui m'a veu naistre; & comme tous les Citoyens y sont deuenus vos crea-*

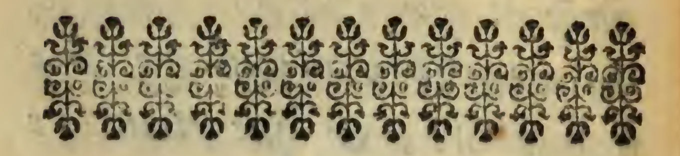
*tures, & qu'on n'y connoiſt plus voſtre Nom, que par celuy de Pere de la Patrie, il n'eſtoit pas iuſte que ie reſtaſſe muët au milieu d'vn peuple qui n'ouure la bouche que pour vous benir, & que i'entendiſſe du cabinet, ce que les autres font retentir par toutes les rüës. Mais comme les loüanges ne ſont plus auſsi que des lieux communs, dont on ſe ſert également pour le vice & pour la vertu, & qu'on les employe auec autant d'indifference, que cette mal-heureuſe*

*femme, qui donnoit de l'encens aux Images d'Homere & de Pythagore, auec la mesme deuotion qu'a celles de Iesus-Christ & de sainct Paul, ie n'offenceray,* MONSIEVR, *ny vostre modestie, ny vostre merite, & ie ne passeray point de nos debtes a vostre Generosité, du bienfait au bienfacteur, & des remerciemens aux Eloges. Puis que le Soleil ne reserue pas toute sa lumiere pour soy, & que vos bontez se répandent auec vne profusion si large & si magnifique,*

*i'espere que vous les estendrez encore a mon aduantage & a ma gloire, & que vous ne trouuerez pas mauuais que ie vous porte auec ma reconnoissance, le vœu solennel que ie fais d'estre,*

*MONSIEVR,*

Vostre tres-humble & tres-obeïssant seruiteur,
CHEVREAV.



# ADVERTISSEMENT.

COMME Socrate faisoit dépendre la felicité du repos de l'ame, vn Sophiste luy répondit de mauuaise grace, que sa beatitude estoit celle d'vne pierre, ou d'vne souche ; mais comme Socrate eust entendu, qu'il l'establissoit dans le desir & dans la possession de plusieurs choses, il luy re-

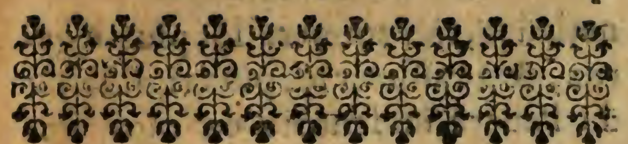
procha plus viuement, ſi ie ne me trompe, que la ſienne eſtoit celle d'vn galeux, qui ſe frotte & qui ſe gratte ſans aucune relaſche. Ce n'eſt pas, LECTEVR, par le ſentiment de ce Philoſophe, que ie te veux faire valoir vn bien, qui a eſté nommé le plus grand & le dernier, par vn Sage d'vne autre Secte. Les veritez publiques n'ont pas beſoin d'eſtre defenduës; & ſi tu n'es point ingrat, tu m'aduoüeras, qu'en te donnant

ce diſcours de la Tranquillité de l'Eſprit, ie te fais peut-eſtre vn preſent de ce que tu cherches. Ie l'ay traduit de M^re^ Ioſeph Hall, dont ie t'ay fait voir quelques ouurages: & quoy qu'il ſorte d'vn homme, *qui n'a bien ſouuent que des imprecations contre nos Religieux & contre nos Papes*, il ne doit pourtant pas t'eſtre ſuſpect, ſi tu conſideres, que la mer a des perles auſſi-bien que du limon, que la terre produit du baume

& de l'aconit, & que pour reuenir à mon ſuiet, la meſme main qui a fait des ſacrileges peut auſſi faire des aumoſnes. Regarde donc cette piece ſans aucun ſcrupule, ſi tu n'es le plus défiant & le plus opiniaſtre de tes ennemis ; & quand tu luy auras donné deux ou trois heures de ton loiſir, peut-eſtre que la matiere de ton admiration deuiendra celle de ton eſtude, qu'en ce cas, tu te verras en quelque ſorte

obligé de ton bon-heur & de ton ſalut, à vn Heretique.

DE LA



# DE LA TRANQVILLITÉ DE L'ESPRIT.

## CHAPITRE I.



PRES auoir leu auec ſoin les Moralitez de quelques Payens, de qui la vie a eſté aſſez belle pour leur faire meriter le nom de Sages; j'aduoüe que ie me ſuis treuué ſurpris d'enuie, & de pitié tout enſemble. D'vn coſté ie regardois en eux auec quelque ſorte de ialouſie, la nature ingenieuſe, & ſubtile à conſoler en apparence les plus

malades, à remettre les plus esgarez, & à rassurer les plus timides; & de l'autre ie sentois en moy vne compassion toute charitable, & toute iuste, quand ie voyois qu'au lieu de leur auoir fait rencontrer le vray repos, ils auoient employé leur diligence & leur industrie, à leur faire naistre dans l'ame, le trouble, le desordre, & l'inquietude. Ils peuuent estre comparez en ce poinct, à ces levriers qui sont bons du pied, mais qui pour n'auoir pas de nez qui réponde à leur vistesse, poursuiuent leur proye auec ardeur, & ne courent que pour se lasser. On ne sçauroit oster aux Stoiques, la gloire d'auoir eu des coniectures fort delicates: Mais outre qu'ils se sont perdus auec toutes leurs esperances, ils ont encore perdu tous ceux de leur auditoire, & de leur suite, Si Seneque eut esté esclairé de cette lumiere spirituelle, de quels mi-

racles n'ût-il point esté capable ? Et quel Theologien eût esté assez hardy pour luy disputer en cette matiere, l'aduantage des Preceptes ? Mais tel qu'il a esté, on luy doit cette confession honorable, que iamais Payen n'a escrit auec plus de force, ny Philosophe auec plus de vraysemblance. Pour moy, i'aduouë franchement, que ie m'en contenterois pour mon Docteur, & pour mon Maistre, si la Nature nous pouuoit suffire auec ses regles: mais elle n'a iamais entrepris vne tasche si releuée, sans faire voir son orgueil & sa foiblesse: & c'est icy principalement qu'elle s'est tousiours monstrée semblable à ces pauures Empyriques, qui dans leurs tableaux font parade ordinairement de plusieurs cures belles, rares, & merueilleuses, & qui ne pouuant pas mesme soulager ceux qui les recherchent, tesmoignent enfin, qu'ils

ne sçauent guerir qu'en peinture. En effect, si elle eût pû acheuer vn si grand dessein, quelle occupation eût-elle laissé à la Grace? Quel priuilege obtiendroit-on icy bas d'estre Chrestien, puis que ce que nous cherchons, est le plus noble ouurage de l'ame, & l'establissement d'vn Paradis sur la terre? C'est icy la borne, le but, & le prix de tous les souhaits des hommes, qu'on n'a pas plustost obtenus qu'on commençe à viure, & à connoistre sensiblement, que la vie ne peut plus estre appellée vne misere. Il ne faut donc pas treuuer estrange, que les Payens ayent donné la mailleure partie de leur temps & de leur estude, à la recherche d'vn si grand bien; que plusieurs en ayent escrit, & qu'aucun n'ait pû le toucher, puis que ce n'est pas dans Athenes, mais dans Ierusalem, que nous deuons choisir les hautes lumieres, qui nous y doiuent cõduire.

## CHAPITRE II.

LA Grace n'eſt pas toutefois hon-
teuſe d'apprendre quelque cho-
ſe de la Nature, comme Moyſe ne
dedaigne point de receuoir conſeil
d'vn Madianite. La Nature a touſ-
iours eſté plus heureuſe à voir la fin,
que le chemin d'y paruenir; & quoy
qu'elle ait diſcouru long-temps, ou
de la Tranquillité de l'Eſprit, ou de
la Beatitude, elle a ſans doute eſté
plus ſçauante à toucher leur defini-
tion generalle, que les moyens d'y
pouuoir atteindre. C'eſt pour cette
raiſon qu'elle nous enſeigne, qu'il
eſt du repos de l'ame, comme d'vne
eau touſiours tranquille; & que
comme les baſſins d'vne balance ne
s'eſleuent, ny ne s'abaiſſent, mais
pendẽt auec vne meſme égalité: l'eſ-
prit ne doit point auſſi ny trop s'éle-
uer dans vne bõne fortune, ny trop

s'abaiſſer dans vne mauuaiſe : mais demeurer ferme entre l'vne & l'autre, & laiſſer à l'homme cette liberté precieuſe, de pouuoir par tout ioüyr de ſoy-meſme. Ce n'eſt pas qu'il ſoit dans la puiſſance du plus adroit, de ſe rendre ſi abſolument maiſtre de ſes paſſions, qu'il ne ſe reſioüiſſe trop quelquefois au milieu de ſes diſgraces, & qu'il ne meſle de la triſteſſe auec ſa ioye : Les poids les plus égaux mis d'abord dans la balance, panchent d'vn coſté & d'autre auec quelque inégalité apparente, & s'affermiſſent apres quelque agitation legere. Il ſuffit de meſme que l'eſprit reuienne à ſoy, apres quelque trouble; & qu'il regarde le repos, comme s'il faiſoit vne partie de ſon eſſence. C'eſt ce temperamment qui doit eſtablir de neceſſité, le calme dont nous parlons, non pas ſeulement par des eſpreuues ſimples & vaines : mais par

ce qui le doit faire durer auſſi long-temps que la vie. Il n'y a point auſſi de cœur tellement ſerré de maux, où la conſolation ne puiſſe treuuer quelque place ; & le plus mal-heureux a quelque relaſche dans ſa miſere, pource que la cauſe ne luy en eſt pas quelquefois cõnüe, ou pource qu'il s'attend que la couſtume & le temps l'y rendront peut-eſtre inſenſible. En effet, comme les balances les plus inégales dans leurs branſles, ne laiſſent pas d'auoir bien ſouuent leur contrepoids, les plus dereglez ſe treuuent dans quelque ſorte d'égalité : mais on ne les y voit point demeurer, & le meſme moment qui les y fait entrer, les en fait ſortir. Si le frenetique donne quelque preuue de ſa rage dans vne ſaiſon, il ne paſſera pas moins pour inſenſé, quoy qu'il ſemble ſage dans vne autre. Il faut donc que l'eſprit ſoit arreſté dans vn repos qui conti-

nuë, & qu'il ne ſoit pas ferme ſimplement, quand il n'a rien deuant luy qui ſoit capable de l'ébranler, mais qu'il faſſe voir, qu'il n'eſt iamais moins ébranlé, que quand on le veut abatre.

## CHAPITRE III.

C'Eſt ce qui nous fait voir de bien pres, la folie de ceux qui ont crû treuuer cette tranquillité dans vn eſtat ſi aſſuré de toutes les choſes de dehors, qu'on n'en pût tirer aucun déplaiſir, puis qu'elles changent auec le temps, & que celles qui ſemblent eſtre les mieux affermies, n'ont rien de conſtant, comme on dit, que leur inconſtance. Quelques autres l'ont voulu faire dependre d'vne diſpoſition de l'ame ſi bien reglée par la Sageſſe, qu'elle ne puſt pas eſtre ſeulement émeuë de la pluſpart des accidẽts qui com-

poſent la frayeur & le deſeſpoir: Mais comme le changement eſt de l'ordre de la Nature, leur recherche n'eſt pas moins ridicule, que vaine, puis que l'ame eſt tantoſt hardie, enioüée, & complaiſante, & tantoſt abatuë, triſte, & farouche. Par ces deux fondements, ſur qui les Sages les plus acheuez ont eſtably le vray repos, il ne nous eſt pas malaiſé de iuger, qu'ils ne l'ont veu que de loing, qu'ils l'ont conſideré auec admiration, auec ſoin, & auec ardeur; mais qu'ils n'ont eu pour y paruenir, que des deſirs inutiles, & des connoiſſances imparfaites. Apres cette verité, il eſt croyable que tous les remedes qu'ils ordonnent contre le trouble, ſont impuiſſants, & qu'ils s'offrent à nous conduire dans vne route, où ils ſont touſiours les premiers à s'égarer, & à ſe perdre. En effet, quelle regle eſt celle-cy, qu'apres vn long embarras d'eſ-

prit, qui ſe laſſe enfin de ſoymeſme, & de ce qu'il fait, & qui forme autãt de ſouhaits que de penſées, nous acheuions nos iours dans la ſolitude; Que nous faſſions de noſtre naturel vn commerce, & de noſtre adreſſe vn choix d'amis; Et que nous ſoyõs ſi peu touchez de nos biens hereditaires, que nous les menagions plus pour l'vſage que pour la montre, & plus pour les choſes neceſſaires, que pour celles qui ſont ſuperfluës? Pour les afflictions, la pluſpart s'imaginent faire beaucoup, quand ils conſiderent qu'elles s'adouciſſent à meſure qu'elles continüent, que les plus belles choſes ſont des chaiſnes, & des fardeaux qui nous attachent & qui nous accablent, & que la conſolation n'eſt iamais gueres éloignée des plus mauuaiſes. Mais il faut negliger ces regles qui ſont affectées aux ames foibles, & paſſer à celles de la Philoſophie Morale, qui

sont l'estude, & l'exercice des Sages. Que sert-il premierement de s'estimer suiet à faillir? D'auoir de la preuoyance pour les euenements douteux? De n'auoir point d'occupation qui ne soit aduantageuse? De ne se point mesler de l'Estat? De ne point rechercher de condition, ny d'employ? De rire de la vanité d'autruy? De ne point dépendre d'vne opinion estrangere? De n'estre point hypocrite par curiosité, ny par interest? Ou de nous aymer, iusques à nous resiouïr dans la diuersité des viandes, & des autres voluptez des sens, hors l'yurognerie, qui ne peut estre, à mon aduis, ny prescrite par vn Philosophe, ny recherchée par vn homme qui aura de l'amour, & du respect pour la Vertu? Toutes ces choses sont fort agreables dans leur espece, & ne sont pas mesme inutiles: mais elles ne peuuent pas aller iusques à la fin, pour laquelle il sem-

ble qu'elles ayent esté ordonnées. La Nature nous donne bien ces leçons communes, mais non pas les moyens de toucher le but qu'elle nous propose, & nous n'en serions pas moins esloignez, quand nous mettrions tous ces enseignements en vsage; pource que les plus grãds ennemis de nostre paix nous sont cachez, ou que ceux qui nous sont découuerts, ne peuuent estre si bien preuenus, qu'on s'en puisse promettre la victoire, & que ceux qui osent deffier toutes sortes d'accidents auec ces preceptes, ressemblent à ces gens d'escrime qui se tiennent tousiours sur leur garde, & qui touchez de quelque coup extraordinaire, se treuuent enfin battus auecque leurs regles. Pour les malheurs qui nous sont connus, il est certain que l'Esprit se rend ordinairement à leurs attaques. Il y a des afflictions supportables, pource qu'elles sont le-

geres ; & que comme ces croissans sur l'eau, elles disparoissent à mesure qu'elles se forment, & qu'elles s'estendent. Il y en a de plus fortes qui esbranlent les murailles de la maison, & qui ne la peuuent faire tomber sur nous : Il y en a qui se font de force vn passage au cœur, & qui rompent tout ce qui leur fait de la resistance ; de violentes qui enleuent l'esprit hors de son assiette ordinaire, & d'autres furieuses & terribles à leur arriuée, & qui ne laissent iamais qu'vne entiere desolation à leur sortie. Le plus sage & le plus resolu Philosophe de l'Antiquité, changea de couleur, & de posture, quand il se vid contraint d'aualer de la ciguë, & fit rire par sa frayeur ceux qui auoiét regardé toutes ses premieres Meditatiõs auec enuie. Le meilleur des Empereurs Payens, qui obtint le surnõ de Pieus pour vn de ses titres, ne se lassoit point de

loüer le courage des Chreſtiens, qui n'auoient pas vn autre viſage ſur vn échaffaut que dans la priſon, & qui pour montrer la verité de leur creã-ce, paroiſſoient moins émeus, & moins eſtonnez, que les boureaux qui les déchiroient en pieces. Mais comme il faut de neceſſité, qu'vne Puiſſance toute diuine r'aſſure l'eſ-prit contre la fureur de ces afflictiõs violentes; eſleuons vn peu les yeux au deſſus de nous, pour ſupléer à la Sageſſe naturelle, pour voir les re-gles qui porteront la paix chez nous, quand tout le monde ſeroit accablé de la guerre, & des miſeres qui l'accompagnent & qui la ſui-uent; & pour eſtablir le principe de noſtre repos, allons au deuant de ce qui a couſtume de l'attaquer, & de le deſtruire.

# CHAPITRE IV.

DEux mortels ennemis de noſtre Tranquillité ſe preſente d'abord en teſte, la conſcience ou le ſouuenir du mal qu'on a fait, & la crainte de celuy qu'on doit ſouffrir. Celuy-là s'appelle proprement peché: dans le ſecond nous comprenons les afflictions, ou les diſgraces. Il faut neceſſairement retrancher de nous le premier, & moderer l'autre ſimplement, puis qu'il n'eſt pas poſſible que celuy-là ſoit en repos, qui eſt en querelle contre Dieu & contre ſoy-meſme, & que cette tranquillité ſoit vn don de Dieu, ſi elle peut ſubſiſter ſans luy, & ſi elle eſt ſa principale ennemie. C'eſt l'ouurage du peché, quoy qu'agreable d'abord: Il eſt comme vn boute-feu entre Dieu & l'homme, & entre l'homme & ſoy-meſme.

Mais comme cette hayne n'éclatte pas à tous moments, & que les plus opiniâtres ennemis ne ſont pas à toute heure aux priſes ; la conſcience ne crie pas auſſi touſiours: Elle eſt quelquefois muette ; quelquefois elle murmure ; & dans la ſatisfaction qu'elle a de ſe plaindre de ſes malheurs, elle a pourtant touſiours en elle cette horreur, & cette inquietude ſecrette qui ne luy peut accorder de tréve. Ce n'ſt pas que le coupable ne puiſſe auoir quelque relache : mais il eſt hors de pouuoir & d'eſperance de ioüir d'vne paix parfaite. Conſiderez ſon viſage, vous le verrez deffait & paſle, vous treuuerez ſes ioyes fauſſes & contraintes, ſes paroles obſcures, ſes reſolutions incertaines ; & vous iugerez qu'en luy, le peché n'a point eſté ſi doux dans ſes premiers mouuements, qu'il eſt horrible & furieux en ſa ſuitte. C'eſt pour cette raiſon que ce malheureux taſche en

vain de s'éloigner des compagnies, & de soy-mesme, & que l'ame touchée d'vn si vif ressentiment, imite ces pauures malades qui cherchent dans la diuersité, leur rafraichissement & leur repos ; & qui dans vn nombre infiny d'épreuues, ne peuuent enfin rencontrer pour eux, ny soulagement, ny remede. Neron apres tant de sang répandu, peut bien changer de lict, & de chambre, pour changer de condition : mais ses ennemis le suiuent, quelque lieu qu'il choïsisse pour s'en cacher, ils se campent deuant luy, & font vne partie de luy-mesme. Que sert-il de chercher quelque remede au dedãs, quand on porte par tout son bourreau ? Il est aussi malaisé de s'éloigner de soy-mesme, que d'attendre quelque repos en cét estat. L'ame peut bien sortir du corps, mais il est impossible que la cõscience ne tienne tousiours compagnie à l'ame, &

que le remords abandonne la con-
ſcience. Il eſt vray que dans ces
douleurs ordinaires quelques vns ſe
ſont iettez de cét enfer particulier,
dans vn abyſme de mort eternelle,
ſemblables à ces poiſſons qui ſau-
tent de la poëſle au milieu des flam-
mes; & qu'ils n'ont pas tãt craint les
peines dont ils eſtoiét menaſſez, que
celles qui cauſoient deſia leur de-
ſeſpoir & leurs plaintes. Mais n'eſt-
ce pas ioindre vn ſecond enfer, au
premier qu'ils portoient dans leur
propre ſein? Quand les ennemis de
dedans commencent à faire bruit,
la conſcience n'eſt occupée qu'à
s'affliger: Mais il ſe rencontre des
inſenſez qui ſe portent au mal auec
auſſi peu de honte, que s'ils ſe por-
toient au bien, & dont l'endurciſſe-
ment eſt tel, qu'il ſemble que le pe-
ché ſoit la plus aiſée, & la plus ordi-
naire de leurs habitudes. Il y a des
hõmes, dont les goziers & les eſto-

machs, s'il faut ainsi dire, sont capables d'aualer, & de digerer toutes sortes d'assassinats & de meurtres, sans auoir pitié d'eux, ny d'autruy, & qui des mesmes mains qu'ils ont ensanglantées apres le disner, en coupent au repas suiuant tous les bons morceaux qui peuuent assouuir leur gourmandise, ou contenter leur delicatesse Quelque posture ferme qu'ils tiennent à table, & quelque bon visage qu'ils portent, il est croyable que le cœur leur saigne; & que de meurtriers, ils pourront bien estre deuenus encore hypocrites. Regardez ces vers qui brillent de nuict, & qui par l'éclat qu'ils iettent, se feroient prendre pour des diamants qui roulent sur l'herbe, ou pour des Estoilles errantes en terre; vous admirerez en eux l'industrie & la beauté de la Nature, mais pour peu que vous pressiez ces insectes estincellans, vous

n'y treuuerez qu'vne humidité froide & crüe. Il en eſt de meſme de ceux qui ne rougiſſent iamais de leurs fautes, & qui par vne mauuaiſe honte, ſe perſuadent qu'vn remords eſt vne baſſeſſe, & que le repentir & la vaillance ne vont iamais de compagnie. Ils paroiſſent ioyeux dans les aſſemblées, & ſont triſtes dedans leur maiſon: Mais aſſurez-vous qu'ils ſe donnent la geſne quād ils rient, que toutes leurs heures ſont mauuaiſes, qu'ils n'obtiennent ny cōſolation de leur diſcours, ny repos de leur ſommeil; & qu'au plus fort de leur aſſoupiſſement, le peché s'échape, qui leur rend tout horrible iuſques à leurs ſonges. S'ils deuiennent ſtupides par couſtume, comme il arriue que les enfans, à force d'eſtre chaſtiez, ſe rendent quelquefois inſenſibles à la verge, ils ſentiront quelque coup eſtrāge, qui leur tirera du ſang du fond du cœur, &

qui pour venir de loing, leur en sera d'autant plus fascheux, & d'autant plus rude. Ie puis dire à ces obstinez, ce qu'vn hardy Tragique dit autrefois au grand Pompée; Pource que tu n'as connu l'affliction que trop tard, aprens que les souspirs & les larmes feront vn iour le plus beau de tes exercices, que tu auras à combatre le desespoir, & que tu auras plus de sentiment pour la douleur, que tu n'as eu d'ambition pour la gloire. La conscience peut bien auoir quelque relâche par hazard, comme le feu peut estre en apparence estouffé par quelque masse de bois verd; mais quand il a desseiché son humidité, c'est alors que sa flamme tire sa plus grande force de la resistance qu'elle a treuuée. Veritablement ce sommeil ne sçauroit estre durable, & la conscience crie aussi long-temps, que nous cõtinuons à mal-faire. I'ay veu des

personnes qui se pressoit le nez, dans l'esperance d'arrester leur sang par ce moyé, qui ne laissoit pas de se faire vn passage par leur bouche, ou de descendre au fond de leur estomach. Nous ne sçaurions viure en repos, tant que nous auons des ennemis domestiques, & c'est vne necessité, qu'vne tumeur enflammée nous fasse plaindre, tant que l'espine, ou la matiere corrompuë demeure au dedans à se pourrir. Le temps est quelquefois le remede, & le Medecin des maux de l'esprit: mais pour celuy-cy, c'est auec luy qu'il s'empire comme certaines maladies du corps, & qu'il croist tousiours auec l'âge.

## CHAPITRE V.

IL n'est point de faix sans quelque reconciliation, & vous ne sçauriez estre bien auec vous-mes-

me, que vous ne le ſoyez auparauant auec Dieu : pource que voſtre conſcience, qui eſt voſtre plus ferme ſuport, & voſtre refuge le plus aſſeuré quand elle ne peche point, reſſemble au ſeruiteur fidele, qui ne s'intereſſe iamais que dans le party de ſon Maiſtre. Mais ſi vous pechez, elle ne peut vous ſouffrir, ſans vous declarer vne guerre horrible & ſecrette ; & pour ſe remettre auec vous, elle veut que vous vous remettiez auec ſon Iuge, & n'oſe pas vous eſtre indulgente, iuſques à manquer de fidelité à ſon Createur, Il n'eſt point de reconciliation ſans Grace : Dieu ne peut oublier l'iniure qu'on luy a faite, & peut auſſi peu cacher ſa haine. C'eſt la couſtume de ceux à qui la Nature ſemble auoir fait le cœur double, de diſſimuler leurs ſentimens d'embraſſer leurs ennemis, tant que l'occaſion de leur nuire, ne leur eſt ny

assurée, ny facile; & d'auoir des soûmissions pour eux, quand ils n'ont pas la hardiesse de s'employer à leur perte. Mais la toute-Puissance n'est point capable de ces destours; elle commande à la vengeance, & frape quand il luy plaist, sans douter, & sans attendre. Il n'est point de remission sans payement, & Dieu ne fait pas pour nous, ce que nous faisons bien souuent pour ceux qui nous doiuent, auec qui nous sommes obligez de composer par charité, ou qui s'échappent de nos poursuittes, par leur impuissance. Tous les pechez sont autant de debtes qui doiuent estre payées à Dieu. C'est vne parole hardie, mais veritable, & Dieu ne seroit pas iuste, s'il nous remettoit vne debte, sans en auoir esté satisfait. Le Peuple qui dans son imagination prophane, fait Dieu tout misericordieux, espere le pardon sans aucun payement, &
dans

dans cette ignorance orgueilleuse, il desunit & diuise la misericorde, & la iustice de celuy en qui elles sont essentielles, & pense que l'vne surpasse l'autre, où toutes deux sont infinies. Osez-vous bien esperer que Dieu vous soit fauorable, iusques à se rendre quelque iniustice ? Il sera iuste, & vostre presomption sera la cause de vostre ruine. Il est certain que nous ne pouuons pas satisfaire de nous-mesmes ; comme la iustice est infinie, chaque peché merite vne punition infinie. Le meilleur de nos trauaux est finy, & defectueux : Ce que nous sommes obligez de faire, ne peut seruir de recompense pour ce que nous n'auons pas fait auparauant, & quand nous l'offrons à Dieu pour vne satisfaction entiere, nous ne sommes pas moins à plaindre que le voyageur, qui croit luy donner beaucoup, quand pour des choses bonnes & salutaires, il

luy presente des noyaux de Dattes.
Mais où trouuerons nous ce payement, qui doit estre d'vn prix infiny, qu'en celuy-là seul qui est la toute puissance, dont la dignité a tellement fait valoir la satisfaction, que ce qu'il a souffert en peu de temps, est proportionné à ce que nous deuions souffrir au delà de tous les siecles ? Il a tout fait, tout souffert, & tout payé : Il a satisfait pour nous, & nous auons satisfait en luy. Par où commenceray-ie à te reuerer, diuin Entre-metteur de ma paix, Sauueur des hommes, Oinct de Dieu, Mediateur entre Dieu & l'homme, en qui rien ne se treuue qui ne soit au delà de nostre idée, & de l'admiration mesme des Anges, qui t'ont veu dans ton abaissement auec silence, & qui t'adorent, auec leurs Cantiques, dans ta gloire ? Tu estois de toy-mesme deuant tous les temps, comme Dieu, comme

Fils éternel du Pere éternel, ſans eſtre ſecond en ſubſtance, en dignité, ny en nature; engendré ſans diminution de celuy qui t'a engendé, qui te communique entierement, ce qu'il retient auſſi entieremēt en ſoy-meſme; pource que vous eſtes tous deux infinis ſans inegalité de nature, & ſans diuiſion d'eſſence. Dans cette condition, l'amour infiny que tu auois pour nous, t'a dépouillé de ta gloire, & t'a reueſtu de noſtre miſere; & ſans laiſſer d'eſtreDieu cōme tu eſtois, tu commenças d'eſtre ce que tu n'eſtois point, c'eſt à dire, Homme, afin que tu pûſſes eſtre Mediateur parfait entre Dieu & l'homme, eſtant tous les deux dans vne ſeule perſonne, Dieu afin que tu pûſſes payer, homme afin que tu pûſſes ſouffrir, & que l'homme ayant peché contre Dieu, tu pûſſes comme Dieu & homme, ſatisfaire à Dieu pour l'homme.

Tout autre que toy, qui es la Parole eternelle, ne ſçauroit penetrer dans la profondeur de ce myſtere, & ne ſçauroit comprendre, que Dieu ſe ſoit fait homme, afin que l'homme fuſt eſleué au deſſus des Cieux, que celuy à qui toutes les Puiſſances font hommage, dût venir dans les parties baſſes de la terre, comme le ſeruiteur de ſes eſclaues, & la rançon de ſes ennemis; qu'il ait pris auec noſtre nature nos peines & nos foibleſſes: qu'eſtant ſans peché, il ait voulu porter nos fautes; que celuy que les Cieux ne ſont pas capables de contenir, ait eſté couché dans vne creche, mépriſé des hommes, perſecuté des tyrans, tenté des Diables, trahy de ſon ſeruiteur, crucifié dans ſa crainte entre deux larrons, & comme abandonné pour vn temps du Pere. O rançon qu'on ne peut aſſez eſtimer! Toy qui es le Conſeiller eternel du Pere, l'A-

gneau égorgé deuant la fondation du Monde, tu es venu dans la plenitude des temps, pour estre immolé par l'homme, pour l'homme, & pour estre tout ensemble le sacrifice qui estoit offert, le Sacrificateur qui offroit, & le Dieu à qui il estoit presenté. Auec quelle douceur, comme Prophete, lors que tu estois sur la terre, nous as tu declaré la paix, que tu nous as procurée par l'effusion de ton sang, comme Sacrificateur, & que tu nous conserues comme Roy qui regne là haut dans les Cieux? C'est par toy seul qu'elle nous a esté acquise, & c'est par toy seule qu'elle nous a esté donnée. N'est-ce pas vn pardon sans exemple & sans mesure, que Dieu se reconcilie auec l'homme, que l'innocent recherche le criminel, & que le Roy s'allie du rebelle? Nous ne sommes pas dignes que Dieu nous offre la paix à vne condition si aisée,

& qui porte auec elle vn ſi grand fruit; & comme il ne veut pas que nous en conſiderions le prix, mais que nous la receuions ſimplement de luy, certes il ne ſçauroit ny moins demander, ny donner auſſi dauantage.

## CHAPITRE VI.

LA paix que nous auons acquiſe, a donc eſté tout d'vn coup payée, mais il faut encore qu'elle ſoit confirmée en chaque ame, qui ſe reſſent d'vn ſi grand bien-fait. Si nous n'auons point de main pour prẽdre ce que IESVS-CHRIST tient dans la ſienne, ce qu'il nous offre, ne peut pas agir en nous auec beaucoup de vertu. Cette main ſpirituelle dont nous receuons ſes graces, eſt la foy, qui eſt proprement vne ferme aſſurance que nous auons en celuy qui eſt noſtre entre-metteur : Reçois la paix, dit-il, & ſois heureux par ce moyen : Croy, & tu

as receu. C'eſt de là que nous ſommes interreſſez en tout ce que Dieu nous a promis, & en tout ce qu'il a ſi heureuſement accomply, que nous auons ſon amour, qui eſt le fondement de noſtre gloire, que d'ennemis nous ſommes ſes veritables enfans, & que comme tels, nous paſſons de la protection que nous luy demandons en ce monde, à l'eſperance d'vn heritage dont la durée ne ſe meſure qu'à celle de l'eternité. Ce champ eſt ſi vaſte & ſi large, qu'il n'eſt pas plus mal-aiſé de s'y promener, que de s'y perdre : & quand ie donnerois tous mes iours & toutes mes nuicts à le viſiter, quelque chemin que i'euſſe fait, il m'en reſteroit encore beaucoup plus à faire. Ie voudrois y auoir donné plus de temps, ſi mon deſſein n'eſtoit de me loüer pluſtoſt d'vn bien ſi precieux & ſi rare, que de me mettre en peine des moyés de l'obtenir. Regardez main-

tenant apres de ſi longs voyages où la Colombe peut faire rencontre de cette oliue de paix : l'application de ce payement nous la procure, par ce payement nous obtenons grace, & par cette grace vne reconciliation qui eſt la ſource de toutes nos ioyes. S'il arriue donc que comme vn Sergent ſeuere, la conſcience vienne vous ſaiſir pour ce que vous deuez à IESVS-CHRIST, répondez hardiment qu'il eſt deſia ſatisfait, apportez voſtre quittance écrite & ſignée de ſon propre Sang, & reconnuë par vne vraye foy: c'eſt alors que le Sergent qui eſtoit preſt de vous traiſner, vous embraſſe, & que vous faites voſtre Aduocat de voſtre partie. Cette paix eſt de telle importance, qu'elle reünit Dieu auec nous, & nous accorde auec nous-meſmes ; de ſorte que qui n'en ioüyt pas, ne peut auoir que de tres-mauuaiſes heures ; & quoy qu'il faſſe

pour se diuertir, il porte à la table & au lict, au foyer & à la campagne, tout ce qu'il craint, & tout ce qui le tyrannise, & souspire iusques au milieu des resioüyssances publiques. Quel diuertissement, qui merite nostre pitié ! Quelle ioye qui nous demande des larmes! cours donc, mondain voluptueux, & ne manque pas de te laisser prendre aux amorces du peché qui te seduit, & qui te presse: Rend-toy, Sophiste, pour t'abuser dans ta propre cause, par quelque faux raisonnement : Fay tout ce que tu pourras, pour t'enseuelir dans le vin auec tes inquietudes; mais ne doute pas qu'elles ne te viennent treuuer deuant ton réveil, pour te monstrer ton Enfer, & que tu n'en sois accompagné de plus prés que de ton ombre. C'est ainsi que la Biche blessée mortellement d'vn coup de fléche, fuyt en vain de tous costez, quoy qu'elle en ait pû rompre

vne partie : comme le fer est demeuré dedans, elle court sans estre soulagée du mal qu'elle souffre, & sent encore que le temps l'augmente. Il en est de mesme du pecheur, dont la playe est d'autant plus dangereuse, qu'elle est moins connuë, & qui, se proposant toutes sortes de plaisirs deuant ses yeux & dans son esprit, trouue enfin que rien n'est plus proche de luy que sa peine & son desespoir. Le peché luy doit encore vn nouueau coup, qu'il luy portera peut-estre, lors qu'il sera moins en estat de l'endurer : & tous ces commencemens ne sont que comme de simples éclairs qui menacent d'vn horrible foudre. I'ay veu autresfois vn petit ruisseau qui couloit sans faire aucun bruit, & qui s'enfla si bien ; aprés s'estre arresté quelque temps, qu'il renuersa toutes les bornes qui luy auoient esté ordonnées de l'art & de la nature.

Aprés auoir trop differé le soin de te repentir, le lict où tous les autres trouuent leur repos, sera ton horreur & ton supplice. Nous auons connu des malades, qui s'emportoient épouuentablement contre de vieux pechez, sur qui mesme ils n'auoient pas fait auparauant de reflexion, & qui se desesperoient lors qu'ils auoient plus de suiet & plus de moyens de se consoler. Enfin, il n'est point d'autre regle que celle-cy, quoy qu'on puisse dire: Il faut que la conscience soit affligée ou satisfaite: déchargez-vous du fardeau qui vous accable, & croyez que celuy qui ne prend rien à credit, ne peut estre interrompu ny troublé par le ressouuenir de ses debtes.

## CHAPITRE VII.

POVR estre en possession d'vne paix bien establie, il ne suffit pas d'auoir effacé nos vieux pechez, si nous ne donnons encore la chasse

aux nouueaux, & ſi nous n'employons noſtre preuoyance contre ceux qui ſont à venir, pource que la tentation eſt d'elle-meſme incommode, & qu'elle eſt la cauſe la plus ſenſible de nos déreglemens & de nos troubles. Le peché ne trouue iamais de priſe en vn endroit, qu'il ne faſſe de nouueaux efforts pour gaigner touſiours plus auant: il s'attache où il ſe gliſe, & ſe rend le maiſtre des places, quand on croit qu'il ne fait que les reconnoiſtre. Ie ne ſuis, ny de l'humeur ny de l'opinion de ces ignorans ambitieux, qui regardent auec enuie, ceux dont les maiſons ſemblent eſtre aſſiegées d'vne foule de ſolliciteurs, qui ont touſiours des requeſtes à leur preſenter ou à leur faire dans leurs mains ou dans leur bouche; & ſuis beaucoup moins encore pour ces autres, qui traiſnent apres eux vne longue ſuitte de traiſtres, qui leur

offrent leurs mal-heureux ſeruices auec ardeur, & qui ne leur conſeillans iamais que la perte de leur ennemy ou de leur riual, ne les tirent de l'oiſiueté, que pour les exercer apres à des meurtres. Il en eſt preſque de meſme des tentations de l'ame, dont elle ne peut ſe défaire, tant qu'elle n'en examine pas la nature, qui ne ſe rebutent iamais moins que quand on les reiette auec quelque ſorte de crainte. Ceux qui demandent, remettent quelquesfois leur attente ſur vn refus à demy contraint; & s'imaginent que c'eſt accorder leur priere, que d'y contredire auec negligence. Les réponces promptes & hardies portent le peché au deſeſpoir. Il eſt inſolent quand il rencontre vne ame laſche & complaiſante, & c'eſt vn miracle quand il ne la gagne point à force de l'importuner. Soyez donc touſjours plus opiniaſtre que luy, &

ſongez qu'il ſuffit de luy reſiſter pour le vaincre. Pour y reüſſir, il faut que la Religion & la raiſon nous aydent à retenir ces paſſions violentes & déreiglées, & qu'elles s'employent auſſi à les moderer: autrement, il en ſeroit comme des cheuaux à qui le chaſte Hippolyte auoit trop laſché la bride, qui l'entraiſnerent par tout où il ne vouloit pas aller, & qui ne le laiſſerent, qu'apres l'auoir mis en pieces; ou bien au contraire, comme de ces autres cheuaux fougueux, qui pour eſtre retenus d'vne main trop forte, ruent, ſe cabrent, & ne ſe mettent en action que pour ietter par terre, & pour frapper dangereuſement celuy qui auoit entrepris de les dompter. La ſageſſe Chreſtienne n'éclatte iamais plus qu'à gouuerner ces mouuemens, qui ne ſont pas plus neceſſaires dans leur vſage, qu'ils ſont nuiſibles dans leur mauuaiſe

conduitte. La raiſon n'a iamais eſté plus empéchée qu'à leur commander; & quoy qu'elle ait trauaillé auec quelque fruict ſur ceux qui ſont d'vn temperament froid, il eſt pourtant vray que ceux qui ont eſté d'vne trempe beaucoup plus dure, ont oublié la verge dont leur ieuneſſe auoit eſté arreſtée, & qu'ils ont encore moins fait de cas de ſon induſtrie. Ce pouuoir eſt de la iuriſdiction du Chriſtianiſme, qui nous regenere, & qui nous donne par ce moyen vn ſecond eſtre; de ſorte qu'il n'eſt pas plus naturel aux hommes d'eſtre ſujets aux paſſions, qu'il l'eſt aux Chreſtiens de les conduire & de les regler. La raiſon veut qu'on repete ſon Alphabet dans ſa colere, afin que ce temps banniſſe la fureur de celuy qu'elle poſſede, & vrayement il n'eſt pas croyable qu'vne bile bien allumée s'entretienne en meſme eſtat apres le recit de tant de

lettres. Le Chriſtianiſme ne nous charge point la memoire de tant de preceptes ; mais il fait bien plus, pource qu'il nous met en poſſeſſion de nous defendre de cette rage, qui ne peut eſtre ſi courte, qu'elle ne ſoit touſiours trop longue. I'admire la réponce que fit le dernier Cardinal de noſtre Angleterre, à vn Aſtrologue qui auoit tiré curieuſement ſon horoſcope, & qui luy prediſoit quelque choſe de particulier & de grand : Peut-eſtre, dit-il, que ie ſuis né tel ; mais i'ay eſté regeneré depuis, & ma ſeconde naiſſance a confondu ma premiere. La nature ſurprend infiniment ceux qui ne reconnoiſſent rien au deſſus d'elle ; mais qu'vn Chreſtien renuoye ſon intemperance ſur ſa propre inclination, & qu'il oſe dire : Ie ſuis d'vn temperament de ſoulphre & de feu, ie ſuis né amoureux, ie ſuis né colere ; c'eſt vne excuſe moins par-

donnable que la faute. De quel vsage peut donc estre la Religion, si elle ne surmonte la nature ? Nous ne sommes Chrestiens qu'en ce que nous nous gouuernons nous-mesmes ; tout le reste n'est qu'vne belle & vaine idée. Le ressouuenir de nostre profession est mesme de telle vertu, qu'il nous arreste, & comme cette pierre precieuse qui est iettée dans la mer, il calme toutes ces tempestes de dedans, que les affections y font sousleuer à nostre perte & à nostre honte. L'esprit de l'homme qui n'est point regeneré, n'est point capable de cét effort : il est tousiours dans les défiances & dans les combats : & pource qu'il n'est soustenu que de la nature, il est enfin contraint de se rendre, & d'aduoüer qu'asseurément ce n'est point par elle, qu'on se fait vn chemin à la victoire. Dans cét état il n'est point de remede ny d'esperance : mais l'ame

Chrestienne, s'emporte auec vne vigueur & auec vne moderation digne de son caractere; elle ne songe qu'à se rendre libre, & ne treuue pas plus de peine à vaincre ses ennemis, qu'à les attaquer. En effet, si nous n'appellons que la nature à nostre secours, elle ne peut pas nous defendre contre tant d'inquietudes : Dieu n'est pas prodigue, pour permettre que des sujets si rauallez participent à ses meilleures benedictions : & ce n'est pas à elle, mais au Chrestien, qu'est reserué l'appareil & l'honneur d'vn si beau triomphe.

## CHAPITRE VIII.

IVsques icy nous auons connu le plus secret & le plus cruel ennemy de nostre paix ; & la raison nous a fait voir, qu'aprés l'auoir combattu, il ne nous restoit plus que la moitié du chemin à faire. Les affli-

ctions nous troublent, ou dans leur épreuue, ou dans leur attente. Quand elles surprennent vn esprit foible en cét état, elles ne manquent iamais de le renuerser, & ne luy laissent pas seulement la connoissance qu'il doit auoir de luy-mesme. Il s'en est trouué, qui lassez d'vne maladie longue & lente, ont mieux aymé recourir à la cruauté, qu'aux remedes; & qui pour se déliurer de leurs peines, ont esté leurs Medecins & leurs bourreaux tout ensemble. Il s'en est veu, qui pour n'estre pas si forts que la douleur dont ils estoient persecutez, sont tombez de l'impatience dans la folie; & d'autres, qui pour des maux incurables, pour vn affront, ou pour vne perte de biens ou d'enfans, ont estimé si peu la vie, qu'ils ont fait de leur maison leur solitude, ou pour mieux dire, leur sepulchre. Il est certain, qu'vn remede se vendroit bien cher,

ſi la nature en auoit quelqu'vn contre les diſgraces ; mais la terre ne peut qu'en vain s'oppoſer à ce que le Ciel nous enuoye : & quand elle en pourroit venir à bout, ce ſeroit eſtre touſiours miſerable, que de n'eſtre pas ſuiet à quelque miſere. L'eſprit s'ennuyeroit dans vne felicité perpetuelle, il trouueroit ſon dégouſt dans ſon abondance, & ne iugeroit pas bien de la douceur, s'il ne connoiſſoit auſſi l'amertume. Laſchez tout à fait la bride à vn cheual vif & ardent, vous verrez qu'il ſe laſſera de luy-méme. L'Eſté, du conſentement de tous les hommes, eſt la plus agreable, la plus riche & la plus parée des ſaiſons; mais s'il n'eſtoit mélé de vents frais & de froides pluyes, il en ſeroit la plus incommode, & la plus à craindre. Il ne ſeroit pas Eſté, s'il ne nous eſtoit amené de l'Hyuer, & s'il n'en eſtoit de bien prés ſuiuy. Nous ne deuons-

donc pas coire, qu'il ſoit en noſtre puiſſance, d'éuiter toutes ſortes d'afflictions : C'eſt beaucoup, ſi nous pouuons nous defendre de quelques-vnes. On doit laiſſer toutes celles qu'on peut fuyr & confondre, ou ſupporter les autres par la patience. C'eſt vne regle generale en cette matiere, qu'on ne doit point s'affliger ſoy-meſme, qu'il faut s'éloigner du mal autant qu'on peut, ſouffrir le reſte, & taſcher d'adoucir ce qui eſt capable de nous cauſer de la douleur & de la triſteſſe.

## Chapitre IX.

LA crainte eſt le fondement des afflictions ; & quoy qu'il y en ait de tres-legeres, elles ſont pourtant tout ce que vous les faites dans voſtre idée. Il s'en preſente bien ſouuent, qui s'en forment ſans aucune raiſon apparente, & qui trou-

uent insupportable, ce qui est purement imaginaire; & nous en voyons d'autres qui chantent au milieu de leurs tourmens, & qui arrachent des larmes de ceux qui ne font que les regarder : L'vn reçoit vne playe mortelle, & la douleur qu'il souffre ne le fait pas mesme changer de couleur ; & l'autre, aprés les nouuelles de plusieurs pertes, ne perd pas vn moment de son repos & de son sommeil, & ne paroist pas plus émeu à ce recit, que Zenon le fut à celuy du naufrage de son nauire. Vn de nos Martyrs, Greenhan, se tient estendu sur vn banc, Se lie luy-mesme de plusieurs cordes, auec vne resolution inoüye, attend sans trembler, le rasoir qui luy ouure l'estomach, souffre sans se plaindre qu'on luy remuë ses entrailles, où d'autres fremissent d'horreur, & ne permettent, qu'aprés vne longue contestation, qu'on leur ouure seulement la

veine. Pour les afflictions qui dépendent de la fantaisie, on ne peut attendre de remede que de la sagesse, qui nous porte au mépris des accidens & des reuolutions du monde, & qui representant à nos esprits, comme vn miroir, les choses dans leur nature, nous desabuse de nos erreurs, & nous fait connoistre que nous prenons souuent des chimeres pour de veritables monstres. Purgez nostre cerueau d'élebore, ne refusez point de prendre conseil, ouurez vostre oreille à vostre amy, & l'effet de ces afflictions ne durera pas plus en vous, que celuy des songes.

## CHAPITRE X.

IL y auroit de la vanité & de la folie à faire voir, par quels moyens nous pouuons nous empécher de tomber dans les disgraces. Nostre esprit, nostre prudence, & l'amour

propre que nous auons pour nous-mesmes, ne nous permettent point de sommeiller aupres d'elles. Puis que nostre vie est sujette à tant de malheurs, il est plus beau pour nous, d'apprendre à les supporter auec patience, qu'à les éuiter auec industrie. Il n'est presque pas croyable combien il est important d'estre resolu, pour les adoucir en tant de fascheuses rencontres. I'ay veu vn homme, qui leuoit auec vn petit instrument, vn poids, dont quarante personnes ne pouuoient venir à bout, auec toute leur addresse & toutes leurs forces. Nous sommes icy comme dans vn Ocean de miseres. où nous ne découurons point de terre ferme : vne vague roule sur l'autre, auparauant que la premiere ait finy sa course. Les calamitez arriuent en foule, comme si à faute de se haster elles deuoient perdre leur rang; & les meilleures choses
ne

ne viennent pas pluſtoſt à nous, que les plus mauuaiſes occupent leur place. Outre que nous auons vn nombre infiny de maux reels, ſi nous voulions reigler vn remede pour chacun en particulier, nous entreprendrions vn commentaire ſur les remedes de Petrarque, comme Salmeron, & nous verrions enfin que la vie ne ſuffiroit, ny à l'acheuer ny à le lire.

## Chapitre XI.

CHaque maladie du corps a preſque beſoin d'vn remede particulier; mais vne meſme Medecine peut ſuffire à toutes celles de l'ame, & l'on s'en peut ſeruir par la meſme raiſon que les maiſtres d'armes, donnent contre le premier venu, meſmes preceptes & meſmes leçons d'aſſaut, de defence & de poſture. Ie voudrois d'abord ordon-

ner la patience qui ſçait vaincre toutes les diſgraces, pource qu'elles meurent comme le Baſilic, quand elles ſont preuenuës, & que par cette reſolution preuoyante nous les rendons moins capables de nous aſſaillir, ou que nous deuenons plus propres à leur oppoſer noſtre reſiſtance. A peine peut-on conceuoir iuſques où la hardieſſe peut monter. Ce Milord dont l'Eſpagne parle encore auec tant d'admiration, n'euſt pû iamais ſurmonter vne beſte furieuſe, qui ſe mordoit elle-meſme pour s'animer dans ſa rage, s'il ne l'euſt attenduë auec auſſi peu d'étonnement, que ſi les chaiſnes l'euſſent miſe dans l'impuiſſance de luy nuire. Le peuple s'enfuyt, effrayé d'vn jeu ſi peu attendu, & s'il fuſt arriué que ce grand homme en euſt ſeulement deſtourné les yeux, où pouuoit eſtre ſa retraitte, ſon honneur ou ſa recompenſe? Mais il de-

meura ferme auprés d'elle, il l'attendit ſans la craindre, il en vint à bout contre l'opinion commune, & par cette action il ſe vit comblé de richeſſes & de gloire. Ce n'eſt pas que les mal-heurs puiſſent eſtre éloignez par la preuoyance ; mais comme c'eſt par elle qu'ils perdent leur premiere force, ils en ſont touiours plus aiſez à ſupporter : S'ils ne viennent point, la peine eſt heureuſement perduë, & s'ils viennent, elle eſt vtilement employée. Par quel principe nous aſſeurerons-nous que les afflictions ne nous trouuerons iamais, ſi nous ſommes aſſeurez qu'elles nous peuuent meſme viſiter en foule ? Quand elles rencontrent vn eſprit foible, il eſt certain qu'elles ne manquent point de l'abbattre, & de le ietter dans le deſeſpoir, & qu'il n'eſt point de moyen plus ſeur, que de ſe les rendre touſiours preſentes, pour leur

faire perdre la moitié de leur violence, à leur arriuée. Comme on s'exerce sur le plastron, pour s'acquerir plus d'addresse contre vn ennemy, & qu'on apprend à se battre à l'épée auec de simples fleurets; nous deuons aussi nous preparer par la preuoyance contre tant d'ennemis domestiques, & les combattre si-bien de pensée, qu'il ne nous soit pas plus mal-aisé de les surmonter, que de les attendre. Maintenant la bonne chere, le sommeil & la santé m'entretiennent dans vn estat qui ne me permet pas de me plaindre: Vne maladie trauerse ma ioye, qui m'oste l'appetit & le repos, & qui me rend les heures aussi ennuyeuses & aussi lentes, que si le long iour d'Ezechias estoit reuenu pour me tourmenter. Si ie n'ay pas toutes les choses superfluës, ie suis pour le moins en possession de celles qui sont necessaires; & cependant que

ie me contente & que ie me flatte, vne pauureté honteuſe m'attaque dedans ma maiſon, me dérobe tout iuſques à l'eſperance, me renuoye à la garderobe d'vn amy pour m'habiller, à la table d'vn voiſin pour viure ; me donne la terre pour liƈt, & la fontaine pour caue. Ie me promeine ſur mes heritages, où ie conſidere la beauté des plantes; i'admire ce qui me vient de mon induſtrie & de celle de mes peres, & dans ce moment, la Religion ou l'iniuſtice de quelque arreſt, me banniſſent de mon patrimoine & de mon pays, & me contraignent d'acheuer mes iours parmy des perſonnes inconnuës, de qui ie ne puis tirer, ny conſolation ny remede. I'aduouë que ces accidens ſont faſcheux; mais la proſperité les merite, quand elle ne ſe forme pas quelquesfois ces ſages ſoupçons; & ſi elle donne ſes penſées à la poſſeſſion du bien, ſans en

auoir pour la prevoyance du mal, elle ressemble à vne Ville qui est tous les iours en danger par son assiette, & qui ne s'employe qu'à meubler richement ses cabinets & ses chambres, sans auoir le soin de faire seulement porter deux hottes de terre pour la defence de ses murailles. C'est par cette paresse que nos ennemis sont faits plus heureux, & que nous deuenons plus miserables. Il faut donc se faire vn tableau des calamitez à venir, & les regarder souuent pour n'en estre point accablé, ménager par aduance toutes ses forces contr'elles, & les attendre comme si elles estoient inéuitables. Par cette meditation on se dispose à leur venuë : & s'il s'en trouue de vigoureux au fleuret, qui sont lasches à l'épée, il est pourtant vray-semblable qu'on ne doit point estre plus hardy dans vn duel, que quand l'addresse est vn de nos plus vieilles habitudes.

## CHAPITRE XII.

A N'en point mentir, on donne beaucoup moins de prise aux afflictions, quand on considere qu'elles partent d'vne main diuine, dont la puissance est gouuernée par la sagesse, & retenuë par vn amour infiny. Les bestes les plus farouches endurent les coups de leurs maistres sans aucun bruit, & deuorent tout autre qui entreprend seulement de les menacer. Ie sens maintenant que mon Createur me frappe, qu'elle raison puis-ie auoir de murmurer contre luy, ou contre moy-mesme? C'est estre insensé, que d'estre surpris d'vn desordre, sans l'auoir preueu; & rebelle, qu'estre impatient dans vn mal qui nous est enuoyé de Dieu, qui seul le peut faire cesser comme il l'a fait naistre. Il faut donc que ie porte

mes blaſphemes contre ſa iuſtice & contre ſa miſericorde, dont mon impieté ne peut deſtourner le cours; ou que ie me conſole par la conſtance, qui ne peut eſtre contrainte ſans faire connoiſtre ma folie & ma condition déplorable. Mais comme les impatiens ont d'ordinaire leurs excuſes, ils veulent peut-eſtre qu'vne imprudence temeraire, qu'vn plat mal aſſaiſonné, ou qu'vn air groſſier & corrompu, les ait reduit à ce malheureux eſtat: & font en cecy comme les chiens, qui mordent la pierre qui ne les pouuoit offencer, ſans la main qui leur a iettée. Si ie vous bleſſe, qu'importe que ce ſoit de mon épée, de la voſtre, ou de celle d'vn eſtranger? Dieu punit les hommes par leurs mains propres, par la ſienne, par celles des Anges; par l'épée d'vn ennemy, par les élemens, & par les beſtes; & ſi nous ne voyons pas comment il conduit ſa

vengeance par tant de moyens & par tant de ressorts differens, nous ne deuons nous en prendre qu'à la foiblesse de nostre veuë. Comment nous pouuons-nous plaindre de l'instrument, & ne pas reconnoistre celuy qui nous frappe? Le larron, prest de rendre l'ame, pardonne à celuy qui va l'estrangler sur vn gibet, ou le rompre sur vne rouë, & remplir l'air de ces cris contre ses témoins & contre ses Iuges. Blasmez donc la premiere cause, ou n'accusez point des instrumens incapables de vous nuire, sans elle qui les ordonne & qui les choisit; & quoy qu'ils soient peut-estre iniustes en vous affligeant, vos fautes vous doiuent assez persuader, qu'ils ne laissent pas de vous persecuter auec iustice.

## CHAPITRE XIII.

LA patience ne ſuffit pourtant pas dans les trauerſes, ſi elle n'eſt accompagnée d'actions de graces. Ce n'eſt pas aſſez de ſe contenter des choſes bonnes : les afflictions que l'ignorance prend pour des maux, ſont enuoyées de la bonté meſme, en faueur de ceux qui les ſouffrent : & l'on ne peut oſter à Dieu, ny ſon intention ny ſa fin. S'il n'eſt point de bien comparable à celuy qui rend la ſanté, nous deuons benir les accidens qui ſont les derniers remedes d'vn eſprit malade. Voſtre ame eſt incommodée ; & pource que vous ne vous ſentez pas de cette indiſpoſition, vous deuez croire qu'elle en eſt d'autant plus cruelle & plus dangereuſe. Vous eſtes peut-eſtre trauaillé d'vn orgueil qui vous tyranniſe, d'vne hypocriſie qui vous perd,

d'vne auarice qui vous deuore, d'vne inconſtance qui vous laſſe, d'vne luxure qui vous bruſle, d'vne enuie qui vous conſomme, d'vne oiſiueté qui vous aſſoupit, ou d'vne colere qui approche de la rage. C'eſt preſque vn miracle de voir vn eſprit, sãs quelque maladie mortelle. Si les trauerſes qui en ſont les vrays remedes, ne ſont pas aſſez plaiſantes, il faut ſonger, ſi vous ne faites plus de cas de voſtre palais que de voſtre ame, que ce ſont des medecines; qu'elles ſont belles, pourueu qu'elles ſoient vtiles; qu'elles ne ſe faut pas valoir par leur gouſt, mais par leur vertu; & qu'elles vous seront agreables, meſme en vous déplaiſant, ſi c'eſt par elles que vous deuez acheter voſtre gueriſon. Dans le premier accés d'vne maladie du corps, vous auallez vn breuuage, quoy que voſtre eſtomach l'abhorre pour ſon amertume; & quand

vous en auez reconnu l'effet, vous loüez auec plaiſir celuy qui vous l'a ordonné, vous le remerciez auec eſtude, & vous le recompenſez auec vſure. Cependant, le Medecin ſpirituel qui voit l'incommodité de voſtre ame, eſt touché de compaſſion, auparauant que vous ayez pitié de vous-meſme; il vous rend viſite, ſans en eſtre ſollicité; il vous enuoye vn remede plus ſalutaire qu'agreable; & bien loing de le receuoir, vous ne le reconnoiſſez que par voſtre ingratitude & par vos iniures. Apres auoir conſideré la meilleure ou la moindre partie qui eſt en nous, il faut s'aymer bien peu, pour preferer la mort à la peine, & pour auoir plus de peur d'vn remede difficile, que d'vne maladie volontaire. Nous ſommes aueugles & fols dans l'eſtime de noſtre bien propre, & nous choiſiſſons pluſtoſt les choſes par leur ſuperficie, que par

leur nature. Comme nous auons de l'amour pour les delectables, & de l'auersion pour les vtiles, celuy qui sonde le cœur & les abysmes, reprend & corrige nostre folie, ésloigne nos vains souhaits de nostre pensée, nous contraint, s'il faut ainsi dire, de prendre le bien que nous refusons, & nous treuue enfin sans recõnoissance. L'enfant a beau crier apres vn cousteau qui iettera de la lueur, ou bien apres quelque pillule dorée ; le pere sçait qu'il demande ce qui luy peut nuire, & ne l'accorde, ny à ses cris ny à ses larmes. Dans cét estat, l'enfant prend ce refus pour vne rigueur trop seuere ; mais quand la raison luy est venuë auec l'aage, il s'estonne de sa sottise, & benit celuy dont il auoit creu deuoir se plaindre. Puis que l'ame est la plus haute & la plus noble partie de nous-mesmes, que le corps en est la moindre aussi-bien

que nostre condition, nous ne deuons point murmurer de ce qui les touche : la perte des biens, des amis & de la santé, nous est quelquesfois aduantageuse, & ne nous seruiroit pas peu, quand elle ne seruiroit que de matiere à nostre vertu.

## Chapitre XIV.

Ce n'est pas encore assez d'estre satisfaits & reconnoissans, si nous ne sommes ioyeux dans les accidens qui nous arriuent, & si du sentiment que nous auons de la douleur, nous ne passons à la connoissance de sa fin, quoy qu'à bien parler, cette meditation soit aussi difficile. qu'elle est necessaire, & qu'elle ait besoin d'vn esprit ferme & d'vn grand courage. Il n'est point d'oiseau qui ne chante dans vn Ciel serein, ou dans le Printemps; & celuy-cy doit estre le plus estimé de

tous, à mon aduis, qui continuë son chant dans l'Hyver & dans les pluyes. Ceux de la Secte d'Epicure peuuent bien auoir des chansons dans le bal & dans le festin; mais il n'est permis qu'aux compagnons de Daniel, de faire esclatter leurs Cantiques dans vne fournaise ardente, qu'à Paul & à Silas d'estre libres dans les fers, & aux Martyrs, de se resioüyr dans la mort mesme. Cette ioye qui nous vient purement du Ciel, est engendrée dans vn Chrestien, par l'asseurance qu'il a de treuuer son aduantage dans sa peine, d'en tirer vn heureux succés comme vn fruit de sa iustice, & d'obtenir vne Couronne pour le prix de son combat. Ce n'est donc pas connoistre le Ciel, que d'employer moins de temps à se réjoüyr de sa gloire qui est prochaine, qu'à s'affliger de sa misere, qui n'a que quelques momens pour sa durée.

## CHAPITRE XV.

CETTE meditation eſt de telle force, qu'elle s'oppoſe tousiours auec ſuccés à la crainte, & au ſentiment de la mort, qui de tous les maux en eſt le dernier & le plus terrible. C'eſt cette aueugle impitoyable, qui mépriſe toutes les regles humaines, qui conduiſent à la tranquillité de l'eſprit, & qui portant la terreur dans l'ame du plus reſolu, & le trouble dans celle du plus reſiouy ; fait voir qu'on ne peut enfin ſe defendre de ſa tyrannie, quoy qu'on employe les chanſons impudiques du diſſolu Anacreon, ou qu'auec la prophane Lucrece, on s'arme contr'elle de la confiance d'Epicure. Voyez Belſazar, enuironné des ſacrez vaiſſeaux de Ierusalem, des Reynes ſes concubines, & de tous les Grands de ſa Cour;

considerez-le au milieu de son yvrongnerie, & ne refusez pas d'entendre auec quelles loüanges il reuere ses Dieux de bois & de fonte. A peine croiriez-vous qu'vn courage si releué peust estre si-tost abbatu, & que la tristesse & l'effroy deussent acheuer vn festin si celebre & si magnifique. Attendez seulement vne heure, vous remarquerez que son visage coloré comme son vin, est deuenu pasle & défait; que sa main superbe qui défioit Dieu si souuent, tremble comme la fueille d'vn arbre, qui est enuelopée d'vn tourbillon; & que ses genoux robustes, qui n'auoient pû succomber encore sous le faix d'vn corps si pesant, ne peuuent, ny le porter, ny le soustenir. Si vous en demandez la raison, c'est que la mort le fait adjourner deuant elle par vne lettre, & qu'elle se sert de deux Eunuques, pour luy oster ce

qu'il a d'orgueil & de vie. Où sont maintenant ces regards si estudiez, ces morceaux si delicats, ces rencontres si agreables, & tout ce que la volupté pouuoit fournir à son goust, à ses yeux & à ses oreilles? Où sont les triomphes éclattans de cette Cour, où les moindres repas estoient autant de festins, & tous les iours autant de festes? On void ses Courtisans, qui s'estonnent comme luy, d'vn changement si peu attendu: la frayeur du Roy passe en eux par vne espece de contagion nouuelle: Pas vn ne le diuertit, & pas vn ne le console. C'est ainsi que la mort estend son Empire dans les esprits de ceux qui ne sont attachez qu'aux choses du monde: Elle ne se contente pas d'augmenter leurs maux par l'attente de la peine qui les menace, elle y adiouste encore, pour les desesperer, la cause de leur ioye passée. Ce monstre de tous les Em-

pereurs Romains, qui ne se diuertissoit que d'assassinats & de meurtres, & qui ne treuuoit point de couleur plus belle, que celle du sang qu'il faisoit répandre, fut si confus & si troublé dans ce départ, qu'il parut dans sa mort beaucoup plus lasche & beaucoup plus foible, qu'il n'auoit esté cruel dans les plus honteuses années de sa vie.

## Chapitre XVI.

IL se voit des hommes, à qui la separation de l'ame & du corps fait tant de peur, qu'ils se soucient moins d'estre morts, que de mourir : & sans vne crainte si iuste & si necessaire, que Dieu a donnée à la nature pour bride, on n'eust veu que des Architophels & des Catons, des Cleopatres & des Lucreces, & l'execution des meilleures loix eust esté presque tousiours preuenuë par la

mort volontaire des coupables & des mal-heureux. L'ame qui est dans le corps sans aucun plaisir, pour le moins sensible, n'en peut mesme sortir qu'auec vne peine extréme, qui change auec les instrumens, & la maniere de cette separation épouuentable. Dans celle qui est violente, elle fait voir principalement cette horreur secrette, qui ne sçauroit estre évitée par aucune addresse, & qui demande toute nostre constance pour la supporter. Si les maladies qui vont à la mort comme à leur fin, sont accompagnées de tant de douleurs & de tant de plaintes, que sera-ce de leur fin mesme? Car comme les indispositions sont les maladies du corps, la mort est aussi la plus grande & la derniere des maladies. Il s'en voit d'autres, qui ne craignent pas tant de mourir que d'estre morts, quand ils se persuadent, que leur souffran-

ce est au delà de leurs forces, quoy qu'elle s'en aille auec la mesme vistesse qu'elle est venuë. Quelques-vns, pour s'estre imaginez qu'on n'auoit pas besoin de consolation auec les morts, n'ont point apprehendé ce passage; & l'vn des bons Empereurs Payens s'en plaignoit en quelque sorte dans son lict funeste, comme s'il eust voulu instruire la posterité de ses doutes, & des regrets où cette condition le deuoit reduire. Le Mondain que décrit Platon, déplore ainsi la misere du sepulchre, outre ses calamitez & ses peines: Faut-il, mal-heureux que ie suis, qu'on m'enseuelisse tout seul, pour pourrir dans les entrailles de la terre, pour estre la proye des vers, pour ne rien voir au dessus de moy, & pour n'estre veu de personne! La nature se fait vne horreur de ce qui n'est plus, quand la mort n'auroit rien de plus horrible ny de plus

estrange. Il est bien mal-aisé que ceux qui n'esperent aucun pardon, ne s'en fassent vn portrait épouuentable, apres auoir appris qu'elle est beaucoup moins à craindre, pource qu'elle est le terme de cette vie, que pource qu'elle est le commencement d'vne autre, dont les tourmens n'ont ny fin ny tréve. S'il y a tant de peine à mourir vne seule fois, il y en doit bien auoir dauantage à mourir tousiours; & si l'on s'afflige de se voir coupper vn membre, on souffre bien plus, quand le corps entier est à la gehenne auec l'ame qui le fait plaindre, & qui est le principe de sa vie. Si les hommes ont inuenté des supplices auec vn art tout nouveau & tout effroyable, on en doit bien attendre d'autres des esprits beaucoup plus subtils, & dont la cruauté semble faire vne partie de leur employ & de leur essence. Si nos douleurs, quoy que courtes &

paſſageres, nous ſont ſi longues & ſi faſcheuſes, que doiuent faire les eternelles? Et ſi les afflictions qui arriuent aux Eleus, ſont ſi grandes, qu'elles les portent preſque au deſeſpoir, que doiuent eſtre celles qui ſont reſeruées aux perſonnes qui ſont en execration deuant Dieu? Cette intelligence n'appartient qu'à ceux qui ont eſté quelque peu touchez des flammes d'Enfer, ou qui ont entendu les gemiſſemens deſeſperez de quelque mal-heureux Apoſtat. C'eſt la ruſe ordinaire de l'ennemy commun de noſtre ſalut, de nous cacher cette horreur; & pource que nous luy ſommes touſiours ſuſpects, & que nous auons du temps à l'éuiter, quand il nous en reſte à la craindre, il fait tout ce qui luy eſt poſſible, pour nous en donner tout enſemble, & le ſentiment & la veuë.

## CHAPITRE XVII.

QVAND ce monſtre qui ne s'entretient que de la deſolation de la nature, commence à paroiſtre, qu'il s'approche auec ſon équipage effroyable, & que les plus temeraires & les plus robuſtes, perdent le cœur & la force à ſa venuë, le vray Chreſtien, dans l'aſſeurance qu'il a de ſa beatitude prochaine, l'attend, le combat, & le ſourmonte. Il eſt impoſſible de le vaincre ſans mourir; mais c'eſt eſtre heureux dans ſa victoire, que de mourir ſans eſtre frappé d'vn ſi puiſſant ennemy, & de triompher au milieu de la mort meſme Il n'eſt point de ſeparation plus douce, que celle qui deſtache l'ame d'auec le corps, pour les réünir à Dieu. Si toute noſtre vie n'eſt qu'vne mort continuée, on ne peut aſſez eſtimer la mort, qui eſt le ter-

me

me & la fin de cette vie importune, & le commencement d'vne autre, dont les felicitez sont eternelles. Le libertin craint la mort, pource qu'il craint d'estre mal-heureux : le défiant n'ose y songer, pource qu'ils apprehende d'estre encore plus miserable, ou de n'estre plus rien du tout : Il n'y a que le vray Chrestien qui l'attende, & qui la reçoiue auec ioye, comme celle qui le doit conduire où il veut aller. C'est par elle qu'il voit le Ciel à demy ouuert, qu'il y éleue les mains & l'esprit; qu'il le demande comme vn bien qu'on luy a promis, & qu'il le considere comme son dernier heritage. Pour le posseder, il a fait son mépris & son horreur des souhaits & des passions des autres. Les richesses ne luy ont pas esté seulement indifferentes, elles luy ont mesme esté suspectes : la volupté n'a pû le tenter ny le corrompre : il se tient heu-

reux de changer de condition par la douleur & par la mort ; & quand l'Enfer se rencontreroit entre luy & cét aymable sejour, il trauerseroit ce chemin auec vn plaisir digne de son courage & de son attente. Si Cleombrote, apres auoir leu ce que Platon auoit écrit de l'immortalité de l'ame, eut bien la hardiesse de se precipiter d'vn rocher, pour en faire plustost l'épreuue, que ne deurions-nous point faire, nous qui sommes certains, qu'outre l'immortalité, nous ioüyrons encore d'vne gloire qu'on ne peut comprendre ? Il nous seroit honteux de manquer de resolution dans vne rencontre, où ce disciple de l'ancienne Academie a donné de si fortes preuues de la sienne; & qu'estans fondez sur des connoissances hautes, & sur des veritez sensibles, nous fussions plus lasches que luy, qui pour toute asseurance n'auoit que l'opinion de son Maistre, &

qui ne ſe porta point à cette action, par aucun mépris de la vie. Ces derniers temps meſme nous ont donné vn Italien, qui pour imiter les anciens Romains, & pour reſſuſciter leur reſolution & leur vertu en ſa perſonne, s'écrioit à haute voix d'vn viſage ferme, dans la violence de la gehenne & des douleurs qu'on luy faiſoit endurer, pour auoir maſſacré vn Tyran : Ma mort eſt ſenſible, ma renommée doit eſtre immortelle. Ces paroles ne reſſentent pas tant le Chriſtianiſme, que la vieille Rome : La conſolation eſt vaine, qui ne fait pas voir qu'on peut ſuruiure à ſa renommée ; & ce n'eſt pas eſtre heureux, que d'auoir vn bien, dont on ne peut eſperer ny la poſſeſſion ny la veuë. Mais ſi cette attente l'a comblé de ioye au milieu de ſes tourmens, que ne deuons-nous point faire pour la gloire qui nous eſt promiſe, & dont la durée eſt égale à

celle de Dieu ? Celuy qui a les yeux de sainct Estienne, quand il regarde le Ciel, doit auoir le mesme sentiment, la mesme impatience & le mesme zele; & n'en treuue le chemin, ny plus rude ny plus difficile que luy. Mais s'il le considere d'vne autre sorte, qu'il proteste que la mort n'est pas si horrible, qu'on la represente, ou qu'il soustienne que la crainte qu'il en peut auoir, ne diminuë rien de son repos, asseurez-vous qu'il est le plus miserable ou le plus dissimulé de tous les hommes.

## Chapitre XVIII.

Voilà les ennemis du costé gauche; le droit a les siens, qui sont beaucoup plus malaisez à découurir, pource que leurs coups sont plus agreables, qu'il nous chatoüillent en nous blessant, & qu'ils nous tuent quand ils nous caressent. La

gourmandiſe en fait plus mourir, que la famine : & comme tous excés eſt contraire à la ſanté, il eſt auſſi contraire au repos de l'ame. Ceux qui deſirent beaucoup, ne ſont pas moins pauures que ceux qui n'ont rien ; & l'yvrongne eſt auſſi alteré, que celuy qui ſuë ſous le faix d'vn peſant fardeau. C'eſt delà que viennent les impatiences, les ialouſies, les frayeurs, les eſperances, les ſouhaits, les afflictions, les ſoucis, les entrepriſes, les ſoupçons, & tant d'autres déreglemens, dont le moindre eſt capable de troubler toute noſtre vie. L'vn, ſans regarder ce qu'il a, iette les yeux ſur ce qu'il n'a pas, & ſur ce qu'il ne ſçauroit auoir ; & deuient malade de voir la Nature plus fertile ailleurs, que dans ſon champ & dans ſon iardin : L'autre ieuſne, & languit au milieu de ſes richeſſes, pour les laiſſer à quelque eſtourdy, ou, ce qui ne vaut gueres

mieux, à quelque prodigue. Celuy-cy desesperé d'vne bonne année, deuient son bourreau par son auarice, & se pend de regret luy-mesme, lors que le peuple porte par tout ses réjoüyssances. Il s'en treuue, qui pour s'aduancer, ne considerent ny vertu ny vice, & qui ne regardent pas quand ils montent sur de hauts degrez, si c'est par le merite ou par la faueur, par le crime ou par la bassesse. D'autres s'affligent iusques à mourir, pour auoir moins de reputation qu'ils n'en pretendent : pour croire que leur condition n'est iamais bonne, tant que celle de leur voisin est meilleure, ou pour auoir esté deshonnorez par la médisance, auec cette fausse opinion, qu'ils doiuent estre leurs ennemis propres, puis qu'elle n'a pas craint de les entreprendre. Il n'y a pas moins de ces dereglemens dans le monde, qu'il s'y treuuent d'hommes, à qui la

prosperité fait quelque grace ; & l'on ne s'en éloigne iamais, qu'à force de se persuader que toutes les choses d'icy-bas sont vaines & passageres ; que la plusspart n'ont seruy qu'à faire des superbes & des ridicules ; & qu'elles ne composent ny les gens de bien, ny les Sages. Crates n'eust point ietté ses richesses dans la mer, s'il eust creu pouuoir viure heureux auec elles : il n'eust pas esté Sage, s'il n'en eust connu l'effet ; ny Philosophe, si dans le repos qu'il cherchoit, il n'eust cõnu le plus court chemin pour y paruenir. Nostre Isle peut fournir iusques à neuf Roys couronnez, lors qu'elle estoit retenuë par les vieux Saxons, qui pour chercher dans vne basse condition, la tranquillité qu'ils n'auoient pû treuuer dans vne plus haute & plus eminente, ont fait dans ce mesme sentiment, vne chaire de leur throsne, & qui ont changé

leurs Sceptres en Liures. I'entends d'vn costé les plus chers & les plus anciens Apostres qui disent : *Nous n'auons point d'or ny d'argent*: & l'Ennemy Spirituel, d'vn autre : *Ie te donneray tous les Royaumes du monde auec leur gloire, pource que ie dispose de toutes ces choses*. De sorte qu'il est maintenant aisé de prendre dans ces deux conditions, ou celle des Saints, ou celle du Diable. Celuy-là estoit donc plus ménager que Philosophe, qui prit les richesses pour des biens: & cét autre rencontra mieux, qui les appella des biens de fortune, pour monstrer qu'ils estoient aussi faux, que celle dont il leur faisoit tirer le nom, ou peut-estre pour nous apprendre, que c'est par hazard quand elles deuiennent bonnes. Apres tout, on ne peut pas croire qu'elles puissent estre proprement des biens, puis qu'elles nuisent à tous ceux qui les possedent ; qu'elles leur font

treuuer la pauureté dans leur abondance, qu'elles n'adiouſtent rien à noſtre bonté, qu'elles s'en vont dans vne nuict, qu'elles manquent aux plus gens de bien, & qu'elles aſſouuiſſent des ſacrileges & des parricides. Nous en pouuons dire ce qu'on a dit autresfois du feu & de l'eau, qui ſont de bons ſeruiteurs ; mais de mauuais maiſtres. Quand vous en faites vos eſclaues, elles vous ſont profitables dans leur vſage, ſi elles ne le ſont dans leur nature ; & ſont vtiles aux autres par voſtre moyen : Mais ſi elles vous gouuernent, vous vous enchaiſnez dans voſtre galere, & vous ne ſongez pas qu'vn vaſſal ſe meſle rarement de commander, ſans paſſer à la tyrannie. C'eſt vouloir viure ſans liberté, ſans raiſon, & ſans plaiſir : & quoy que nos chaiſnes ſoient d'or, ou que comme Heliogabale, nous ayons fait prouiſion de cordons de ſoye, noſtre ſeruitude

pour estre plus éclattante, n'en peut estre, ny plus heureuse, ny plus aisée.

## Chapitre XIX.

L'Honnevr vaut peut-estre mieux, & c'est l'opinion des ignorans, qui ne iugent de toutes les choses de dehors, que par la couleur & par l'apparence. Ceux dont les lumieres sont plus hautes & plus viues, ont vn sentiment bien contraire, & ne treuuent point de raison qui les persuade, qu'il y ait de l'aduantage & de la gloire, à sortir simplement d'vne ancienne race. Ie serois d'accord auec les premiers, si la Noblesse apportoit au monde la pluspart des belles qualitez auec elle, & si la Nature estoit obligée par quelque lien estroit, de produire des enfans qui ressemblassent à leurs peres. Elle va d'vn mesme

cours, & tient le mesme ordre chez les brutes : Vn pigeon ne sort point de l'aire d'vn Aigle ; & quoy qu'on ait dit, que la Brebis de Nicippus ait fait vn Lion, il est certain que c'est vne erreur ou vn prodige. Cependant, l'homme qui tient son estre du Ciel, se rencontre dans vne disposition toute differente, quoy que le visage & les traits en soient semblables : Ce qu'il a de terre, suit la ressemblance ; mais la generosité, la sagesse, & toutes les autres vertus, tirent d'ailleurs leur éclat & leur origine. C'est vne idolatrie qui se renouuelle, quand on se prosterne deuant vn veau d'or ; comme c'est vne folie extraordinaire, de condamner vn homme, qui ne peut monstrer de ses ancestres, qu'vne carte blanche. Si Cesar ou Agathocles n'ont qu'vn potier pour leur pere, faut-il que leur merite soit estouffé dans la bassesse de leur

naissance ? & que Bion soit vn obiet de mépris & de risée, pour estre fils d'vne Courtisane ? Il faut estre mauuais Grammairien, pour appeller bon, ce qui arriue aux plus vicieux ; ou si le plus haut poinct d'honneur est dans le sang & dans la race, il faut encore que la Grandeur ait quelques Archiues, qui rendent sa succession priuilegiée de ce tiltre de vertu. Quelque exacte recherche qu'on puisse faire, on verra qu'il n'est que dans l'opinion d'autruy, & principalement du vulgaire, ie veux dire, de cette beste à plusieurs testes, qui sont differentes comme ses langues, & qui ne s'accordent iamais ensemble, ny entr'elles-mesmes. Pour iuger sainement de l'inconstance de la populace, ne considerez que les Lystriens, que la seule violence empesche de sacrifier à Paul & à Barnabas, les bœufs qu'ils amenoient couronnez de fleurs à

l'Autel de Iupiter & de Mercure; & qui courans aussi-tost apres pour les lapider, font des criminels de ces Apostres, dont ils auoient fait des Dieux, & ne les regardent que comme les victimes du sacrifice qu'ils s'estoient efforcez de leur offrir. Le vray honneur se treuue où la race & la vertu se treuuent ensemble; & c'est en vain que les Grands se resiouÿssent de la renommée de leurs ayeux, s'ils ne s'efforcent de s'en rendre dignes, s'ils ne sont leurs imitateurs aussi-bien que leurs heritiers, & s'ils ne sont pas plus ialoux d'vne veritable gloire, que d'vne fausse loüange. La race peut estre suiette à cent defauts, elle peut auoir ses imperfections naturelles, & son éclat peut changer auec l'opinion du peuple: Mais la vertu seule est tousiours semblable à soy-mesme, & ses plus opiniastres ennemis ne laissent pas d'auoir du respect

pour elle. Si la Noblesse n'en est point accompagnée, elle n'est que comme l'objet du vice, qui attire de plus loin les yeux des hommes qui osent bien la mépriser, quoy qu'ils ne soient pas assez libres pour la reprendre. A mesure que le corps s'abbaisse pour l'honnorer, l'esprit l'abhorre: Il se repent de sa deference, auparauant mesme qu'il la luy ait renduë, & compare enfin celuy qu'il voit auec tant de sousmission, à quelque Tragedie de Seneque, dorée curieusement au dehors; qui n'est peut-estre qu'vn Thyeste, c'est à dire, le tombeau de ses enfans propres, qu'vn Oedippe mary de sa propre mere, ou quelqu'autre monstre qu'on ne sçauroit voir, sans le detester.

## CHAPITRE XX.

ON ne doit pas s'imaginer seulement, que ces choses de dehors soient bonnes de leur nature, il faut croire encore, qu'elles font auiourd'huy la pluspart des affligez & des miserables. Outre que Dieu nous punit de l'excés d'amour, que nous auons ordinairement pour elles, & qu'il nous fait voir, que c'est pour luy que nous en deuons auoir au dernier degré, il nous les oste, quoy que nous fassions ; de sorte qu'il n'est point de moyen plus asseuré de les perdre, que de les aymer. Celuy qui se promeine dans vn chemin plat & vny, ne tombe, ou ne peut au moins tomber que de sa hauteur, sans se faire mal : mais celuy qui monte dans quelque lieu éleué, se treuue tousiours en danger, & ne fait iamais de cheute, qu'il ne

s'écraſe & qu'il ne ſe tuë. Comme les voiles hautes donnent plus de priſe à la tempeſte, & que le Pilote les rabat, pour éuiter la violence des flots qui ſe crévent par ce moyen, contre ſon vaiſſeau; noſtre condition n'eſt auſſi iamais plus ſuiette aux malheurs qui nous menacét, que quand elle eſt eminente; & nous y ſommes d'autant plus ſenſibles, que noſtre playe eſt plus profonde & plus dangereuſe. Si la maiſon du pauure Codrus s'embraſe, il a le plaiſir de ſe chauffer du moins, à ſon feu, & ſe conſole luy-meſme, de pouuoir reparer ſa perte auec vn peu de bois, de terre & de paille. Mais quand celle du riche s'enflamme, & qu'il ne ſe fait qu'vn braſier de diuers eſtages, il plaint tantoſt ſa garderobbe & tantoſt ſes cabinets; tantoſt ſes tableaux, & tantoſt ſes tapiſſeries; & perd la raiſon, à meſure qu'il perd le baſtiment & les meubles.

## CHAPITRE XXI.

MAis s'il y a quelque enchantement au monde, c'eſt le plaiſir qui nous charme auec tant de force, & qui trouble noſtre repos auec tant d'agréement, que nous faiſons d'ordinaire noſtre bien de cét embarras & de ce deſordre. La volupté change les hommes en beſtes, par vne metamorphoſe inuiſible; & de quelques yeux qu'ils regardent la raiſon qui les doit conduire, ils ſe conſeruent plus d'amour pour vn eſtat ſi honteux, que pour leur condition premiere. Ils ſouſtiennent que ce trouble eſt bon, puis qu'il leur plaiſt & qu'il les contente, & qu'on ne doit point craindre l'ennemy qui remplit le ventre & la bourſe. Comme ils n'examinent ce contentement que par l'apparence, ce n'eſt pas vn miracle que

leur aueuglement faſſe leur erreur, puis qu'en eux la partie la plus haute eſt ſouſmiſe à la plus baſſe, que la raiſon eſt gouuernée par le ſens, & que cette Reyne eſt deuenuë la ſujette de ſes eſclaues. Si le plaiſir n'a eu pour eux des amorces toutes nouuelles, & s'il ne leur a plus donné qu'il ne peut auoir, leur ioye a touſiours eſté trauersée par quelque triſteſſe impreueuë, par quelque incident faſcheux, ou par le remords de la conſcience. La plus belle de toutes les fleurs a ſes épines, & ce n'eſt pas ſans difficulté qu'on peut reſoudre, ſi elle eſt plus agreable par ſon odeur, que cuiſante par ſes picqueures. On ne doit chercher la felicité parfaite que dans le Ciel; & ſi elle ſe pouuoit treuuer ſur la terre, ce Ciel meſme, pour qui l'on ne ſçauroit faire aſſez de ſouhaits, deuiendroit l'obiet de noſtre auerſion & de noſtre crainte. Dieu veut que

nos plaiſirs ſoient reglez auſſi-bien que nous, & qu'ils portent par tout auec eux, ie ne ſçay quoy de periſſable. Conſiderez ce grand Roy, dont la Sageſſe & les treſors remplirent d'admiration tout ſon peuple, & les Nations les plus éloignées; vous verrez qu'il eſt venu à bout de ſon induſtrie dans la recherche du bonheur du monde, qu'il a tout accordé à ſon cœur & à ſes yeux, qu'il pouuoit auoir tout ce qu'il pouuoit connoiſtre, & qu'il ne s'écrie pas ſimplement, que tout n'eſt que vanité ſur la terre, mais encore tourment d'eſprit. Si quelqu'vn eſt plus ſubtil & plus ingenieux que luy, qu'il cherche dans les Cedres du Liban, ou dans l'hyſope des vallées, ce que ce Roy n'a pû treuuer par ſon ignorance ou par ſa pareſſe, & qu'il ſuiue des ſentiers beaucoup plus aiſez pour y paruenir: mais s'il vit dans cette eſperance ridicule, il ne s'exerce

que pour augmenter sa folie, que pour faire voir qu'il ne connoist rien icy bas, & qu'il ne se connoist pas luy-mesme. Comme il y a de l'imperfection dans nos plaisirs, il s'en treuue aussi dans leur abondance; & si la continuation en est mauuaise, le succés en est encore plus triste. Regardez-les par leur fin, vous aduoüerez, qu'vn moment est leur durée, que leur douceur est beaucoup moindre que leur amertume, & qu'il ne nous disent iamais adieu, sans nous abandonner à la peur, à la tristesse & aux plaintes. Leur entrée, comme celle de Dalila, est toute obligeante & toute ciuile; mais pour peu que vous les vouliez écouter, ils ne vous laisseront, ny force ny veuë. Ce sont des moucherons de nuict, qui volent quelque temps autour de nous, auec quelque espece d'harmonie; mais ils picquent tousiours auparauant que de nous

quitter. La volupté n'a point de plus belle fin, que la douleur & le repentir: La peine en est encore plus rude; mais le desespoir est le pire. Si vous éuitez ses compagnes, vous auez desia ce qu'il faut pour vous defendre de ses suiuantes. Il est beaucoup plus seur de viure sans elle, que d'estre obligé de mourir en sa compagnie. Ceux qui sont dans vne resolution si iuste, & qui connoissent que l'honneur, les thresors & les plaisirs, sont trompeurs, imparfaits, inconstans & dangereux, en apprennent l'vsage sans aucune confiance, & souffrent leur perte sans aucun regret. S'il sont en leur pouvoir, ils épreuuent combien ils leur pesent: & s'ils leur manquent, ils n'en sont pas moins en repos, quoy qu'ils en soient moins en estime parmy les autres. Quand nous auons obtenu ce bien, toutes les conditions nous sont égales: leur

changement ne sçauroit nous affliger, ny nous corrompre : mais quand nous le negligeons, rien n'est capable de nous assouuir : & quand la prosperité mesme se donneroit toute entiere à nous, il se treuueroit encore, que nous aurions plus de plaintes que de remerciemens, à luy faire.

## CHAPITRE XXII.

APres auoir découuert les ennemis qui nous troublent au dedans, il est aisé de se defendre de leurs ruses & de leurs attaques: mais puis qu'outre cét aduantage, nous cherchons encore dequoy viure heureusement, il faut aller vn peu plus loin, & passer à quelques regles positiues, qui peuuent seules nous entretenir dans le repos qu'elles nous promettent. Ie ne croy pas qu'on m'accuse de superstition,

quand on sçaura que i'establis le fonds de cette tranquillité dans le Ciel, puis qu'elle n'en peut auoir sur la terre. L'inconstance est vn accident inseparable de toutes les choses du monde; & comme elles ne demeurent iamais dans vn mesme estat, elles s'échappent de nos yeux ou de nos mains, & disparoissent aussi-tost qu'on les a treuuées, ou qu'on les a veuës. Pour estre en possession de ce bien solide, il faut le rencontrer en soy-mesme, dans le mépris de ce qui trouble nostre ame, dans la haine de ce qui peut nuire à nostre salut, & pour tout dire, dans l'horreur du vice, & dans la ioüyssance de Dieu. L'esprit treuue tousiours quelque refuge, & ressemble à l'Elephant, qui ne peut se reposer, à ce qu'on croit, s'il ne s'appuye sur quelque chose. L'auaricieux, qui n'a que son coffre pour son Ciel, écoute, auec quelque sorte

de regret, les maledictions dont on le traitte pour sa tyrannie & pour ses vsures : mais s'il reuient à son logis, & qu'il voye ses thresors asseurez contre les larrons, il se flatte dans sa passion dereglée, & ne treuue point de conseil si beau, que son auarice. Le gourmand, apres la perte de ses amis, se console dans sa bonne chere : La table ne luy permet pas de tourner les yeux du costé de leur cercueil ; & de quelque triste nouuelle qu'on l'instruise, il se réjouïra plus d'vn plat bien assaisonné, qu'il ne s'affligera de la cheute du Soleil, & de la derniere desolation de la Nature. L'écolier seul se contente de ce qu'il sçait : Il marche d'vn pied égal entre ce qui donne aux autres, de la ioye ou de la tristesse, & ne fait point aller plus loin ses pretensions, que son estude. On ne manque point de cét azile, quand on se voit attaqué ; autrement

ment dans la poursuitte, le mesme mal-heur nous arriue qu'à Sisera, à qui de Iahels ne refuseront, ny le couuert, ny du laict à boire; & qui apres cette courtoisie, luy planteront vn clou dans la teste, pour estre en plus grande seureté. La raison en est sensible, & l'experience nous fait voir, que nous tombons d'ordinaire auec ce qui a accoustumé de nous appuyer, que la ioye des auaricieux s'évanoüyt auec leurs richesses, & que le gourmand s'abandonne au desespoir, quand sa bourse ne luy permet plus de remplir son ventre. Si le mal monte seulement vn degré plus haut, & s'ils sont pressez de la maladie ou de la mort, ils méprisent les thresors & la bonne chere, ou bien, ils ne s'en ressouuiennent qu'auec vn regret qui les tuë. Dans cét estat, toutes les consolations qu'ils se proposoient, les abandonnent au milieu de leur ruine; & s'en

éloignent, comme les rats de quelque maison qui brusle ; cependant que d'autres y demeurent fermes, pour auoir cherché leurs plaisirs ailleurs, & pour s'estre éleuez au dessus de toutes les reuolutions humaines. Cette pensée est le principe de nostte repos & de nostre ioye: C'est par elle, que les conditions les plus differentes nous sont égales, & que nous prenons le bien & le mal d'vne mesme main. Le Chrestien est libre par cette maxime, dans le lieu le plus profond & le plus obscur : il en perce toutes les tenebres, & ne vit pas d'vn autre air dãs vn cachot, que dans sa maison. Il est asseuré que le monde n'a qu'vn Soleil, dont vn simple nuage luy peut dérober la veuë ; mais que celuy aupres de qui les estoiles les plus éclattantes, ne sont que comme le mouchon d'vne chandelle, penetre l'obscurité de sa demeure, que les Anges luy

tiennent tousiours compagnie; & dans cét estat il fait son Paradis de la prison qu'on luy auoit donnée pour son tourment, & pour son Enfer. Les plus fortes murailles ne sçauroient defendre l'entrée à celuy qui remplit tout: Il n'est point de tenebres qui puissent demeurer auec le Dieu de lumiere, ny d'affliction où ce Consolateur se rencontre. Puis qu'il est par tout, ie le treuueray, en quelqu'endroit qu'on me chasse. Les mers n'ont point de barriere entre luy & moy, & ie ne doy point craindre d'exil, que quand on pourra m'arracher aussi-bien de la presence de Dieu, que de ma patrie. Mais sa puissance ne peut estre bornée par aucun espace: Son Soleil m'éclaire, sa terre ou sa mer me porte, & son entretien me réjoüyt & me console en quelque lieu que ie puisse aller. Il m'est luy seul vn monde d'amis & de compagnies:

outre qu'on ne change point de demeure, quand on ne change point d'hoste. Ce n'est pas animer le Ciel, que se former de vains regrets, pour vne maison ou pour vn parent, & ce n'est pas connoistre celuy qui peut tout, que de se plaindre de quelque chose. Si ie suis méprisé du monde, il me suffit d'estre aymé de Dieu, puis que ie ne sçaurois l'estre des deux ensemble. Le monde me caresseroit dauantage, si i'estois moins caressé de mon Sauueur, & quoy qu'il fasse, il ne me sçauroit iamais tant hayr, que Dieu le deteste. Il ne m'importe donc pas d'estre hay de ceux qui sont les objets de la haine de Dieu; & celuy qui ne se contente pas de ce bonheur, n'en merite, ny la continuation, ny la ioüyssance. Il nous est aisé de rire de ceux qui se mocquent de nous, & d'en auoir mesme pitié, lors qu'ils nous méprisent. Si ie de-

uiens pauure par quelque accident, ou par quelque perte, ie connois par là, que ce qui est de soy perissable, ne pouuoit estre parfaitement bon, & que toutes mes richesses me sont restées, quoy que i'aye perdu iusques à la chemise. Si c'est estre riche que de posseder quelque chose, on doit bien l'estre d'auantage, quand on possede son Dieu, à qui toutes choses appartiennent. Lors que ie suis foible par quelque indisposition, qui me vient du hazard ou de la Nature, ie la souffre sans murmurer, & ma plainte seroit vn blasphème, lors que i'ay mon Createur pour mon Medecin. Mon ame est saine, & ne peut estre affoiblie, puis que Dieu est son appuy & sa force. Il y a des malades, à qui la douleur n'arrache pas mesme vn souspir. Ie consens bien qu'on me saigne du bras ou du pied, pour me guerir le cœur ou la teste; mais ie suis beau-

coup plus aise, de voir que mes principales parties soient conseruées, que ie ne suis triste de l'incommodité que me causent les inferieures, Pourueu que Dieu m'ayme, ie trouueray ma liberté dans mon cachot, ma maison dans mon exil, ma gloire dans le mépris, mes richesses dans mes pertes, ma santé dans la maladie, la vie dans la mort, & ma felicité dans toutes ces choses. Si la parfaite ioüyssance que nous auons de Dieu, est nostre vray Ciel, l'entretien que nous auons commencé icy bas auec luy, ne peut estre nostre Paradis, qu'en quelque sorte, comme vne entrée seulement dans l'autre, qui ne differe pas dans l'espece, si ie ne me trompe; mais dans les degrez de perfection. Si nous voulons faire durer ce bonheur, il faut renouueller cette amitié par des conferences particulieres, par vne conuersation continuée,

& par vne haine irreconciliablepour tout ce qui peut nous en ſeparer, ou nous en diſtraire. Ce n'eſt pas eſtre agreable amy, qu'eſtre touſiours dans la ſolitude : Dieu ne ſe plaiſt point dans noſtre ſilence; & la bouche ne ſçauroit eſtre muette, où le cœur eſt remply d'amour. Toute noſtre conuerſation dépend de nos demandes & de nos remerciemens: Par ces deux choſes nous conuerſons auec Dieu, & nous treuuons qu'il n'eſt rien de ſi precieux, que ce priuilege. Par elles nous luy faiſons voir nos plus opiniaſtres ennemis, nos plus grands defauts, & nos plus ſecrets déplaiſirs : Nous luy découurons nos ſouhaits & nos penſées, & nous ne le contentons iamais plus, que quand nous luy demandons beaucoup, & que nous nous plaignons encore dauantage. L'ame s'éleue par ce moyen iuſques au throſne de la gloire : Elle n'entend

point qu'on luy presente vn Sceptre pour vne marque de sa grandeur: elle sçait qu'il n'est point de moment trop tard, ny de personne trop basse, ny de crime trop enorme, ny d'impatience trop importune. Nous nous produisons auec liberté, on nous écoute auec ioye, on nous répond sans refus, on nous console auec recompense. Dieu parle quelquesfois à nous par son esprit qu'il nous donne, ou par sa parole qu'il nous fait entendre: Nous l'adorons, & nous le reconnoissons par nos actions de graces, par nostre admiration, & par nos loüanges. C'est ainsi que nous communiquons auec luy, qu'il communique auec nous, & que la saincteté deuient tellement nostre habitude, que pour estre parfaitement glorifiez, il ne reste plus à l'ame qu'à sortir du corps, comme d'vne prison fascheuse, & d'vn obstacle à sa derniere liberté.

CHAPITRE XXIII.

NOs resolutions inferieures, qui sont comme necessaires à nostre paix, viennent de ce premier fondement, comme autant de riuieres d'vne mesme mer, ou comme autant d'effets d'vn mesme principe. Pour nos actions, il faut que nostre ame s'abstienne par vn vœu secret, de tout ce qui pourroit estre iniurieux à la Majesté de Dieu, sur qui nous deuons nous appuyer, & qu'elle luy obeysse sans affectation & sans contrainte, quand elle auroit contr'elle, ce qu'il y a de forces & d'obstacles dans la Nature. Ce ferme dessein ne doit estre, ny deuancé ny suiuy d'vne confiance extraordinaire : Nous sommes trop foibles & trop impuissans, pour porter de nous-mesmes, les choses à quelque perfection acheuée, & nous deuons

repeter ce qui nous a esté dit : *Seigneur, donne ce que tu demandes, & commande ce que tu voudras.* C'est ce qui fortifia Moyse dans la hardiesse qu'il eut, de prendre ce serpent terrible : c'est ce qui fit que sainct Pierre marcha sur la mer, auec autant de facilité, que s'il eust esté au milieu d'vne campagne : & c'est ce qui en a rendu d'autres si fermes dans les dangers & dans les tourmens, qu'ils semblent n'estre venus que pour mettre la tyrannie au dessous de leur courage. Comme nous auons presté ces deux sermens solemnels, par l'entremise d'autruy, nous deuons les renouueller le plus souuent qu'il nous est possible, & faire voir que nous connoissons trop bien ce fidele amy, pour n'estre pas tousiours dans le soin de le conseruer, & dans la crainte de luy déplaire. C'est par cette raison que nous allons au deuant de tout ce qui nous peut causer

quelque ennuy, & que nous luy faisons vn double vœu de fidelité & d'obeyssance. Nous nous entretenons ainsi dans nostre deuoir : nous n'y manquons, ny par l'attente, ny par la peur, & le monde ne sçauroit nous en diuertir, quelque bien qu'il nous vueille faire gagner, ou nous faire perdre. Celuy qui se partage également entre la conscience & la volupté, n'est pas encore capable de ce repos : Son traitté ne luy permet pas de ioüyr d'vn si grand bon-heur; & quelque effort que l'vne ou l'autre puisse faire pour obtenir l'honneur du combat, il est tousiours troublé dans la resistance & dans la victoire. Rebecca meritoit qu'on la plaignist, quand les iumeaux se battoient dedans son ventre : Si Iacob y eut esté seul, elle eust, sans doute, beaucoup moins souffert; & sa sterilité ne luy pouuoit estre si fascheuse, que la guerre qu'elle entretenoit

dans ses entrailles. Le plaisir occupe la place pour quelque temps; la conscience luy donne l'assaut, & l'emporte souuent de viue force : Mais le plaisir la reprend bien-tost apres, ou par le mauuais ordre qu'on y tient, ou par les gardes qu'elle a coustume de corrompre; de sorte que l'vn des deux partis est tousiours dans les attaques, & l'autre dans la resistance. L'ame suspenduë entre ces mortels ennemis, est sans consolation & sans repos, & n'en rencontre iamais, que quand elle a banny le plaisir; qu'elle permet que la conscience triomphe d'elle, comme d'vn bien qui luy est propre, & qu'elle en fait sa maistresse & sa gouuernante. L'experience nous enseigne ce que vaut cette pensée : *I'ay bien fait* : elle nous peut suffire au mépris de toutes les delices du monde. Il y a de l'iniure a dire. que le Christianisme fait les melancoliques & les stupides : au contrai-

re, c'eſt pour eſtre moins Chreſtiens que nous ne deurions eſtre, que nous ſommes tous aſſoupis. Nous auons autant de pieté qu'il nous en faut pour negliger la volupté; mais nous n'en auons pas aſſez pour la ſurmonter. Celuy-l'à peut tout, qui ſe peut vaincre: & l'homme ne peut eſtre remply de ioye, que quand il eſt remply de l'eſprit de Dieu. C'eſt icy que le Philoſophe doit apprendre du fidele: Les autres peuuent bien décrire la felicité, ou pour en auoir entendu parler, ou pour ſe l'eſtre repreſentée; mais il n'y a que celuy-cy qui la reſſente, & qui renonce à toutes les choſes du monde, pour s'en rendre digne.

## CHAPITRE XXIV.

PAR cette reſolution, on ne doit pas ſimplement bannir les actions qui ſont mauuaiſes d'elles-

mesmes; mais encore les suspectes & les curieuses. Il faut en cecy, que nostre iugement soit nostre guide, puis que la tranquillité de l'esprit n'est autre chose que son asseurance. Autrement, il ne cesse de flotter, quand il est irresolu: Ce qui le conduit, l'embarrasse, & l'on ne doit pas croire, qu'il soit dans le chemin qu'il doit suiure, comme on ne peut pas dire, qu'vn vaisseau fasse sa route, quand il est agité de la tempeste. Ie voy, par exemple, que l'vsure qui estoit condamnée anciennement comme vn larrecin, passe auiourd'huy pour vn trafic & pour vn mestier honneste; que quelques-vns la pratiquent, & que d'autres l'authorisent. Il est honteux de voir que les hommes courent apres vne occupation si basse, & qu'vne si mauuaise cause treuue des Aduocats qui la soustiennent. Mes meilleurs amis, ou pour mieux dire, les plus

ménagers, qui sçauent que mon patrimoine est dans mes coffres, me persuadent de l'en tirer, & de le faire valoir : I'écoute leur conseil & mon profit ; & pour augmenter mon reuenu, il ne m'en couste qu'vn peu de parchemin, de temps & de cire. Ma condition appreuue plus ce procedé, que ma conscience, qui me reproche que ce commerce est trop aisé, pour estre beau. Cependant, ie me laisse aller à mon premier sentiment, auec quelque sorte de repugnance : & dans cét estat, mon scrupule m'oste la meilleure partie de ma ioye, qui m'est renduë bien-tost apres, par le gain qui m'endurcit contre la mesme crainte que i'ay, de traitter auec iniustice. Ie voudrois bien estre riche, sans rien faire, & charitable, sans faire iniure: & comme ce desir ne m'accorde aucun repos, il se treuue que ie me prepare des embusches, & que ie suis engagé

dans mes filets, plus auant que tous les autres. Enfin, pour estre iuste, & pour auoir la paix auec moy-mesme, i'en remets la decision à ma conscience. Le gain informe ce Iuge secret, de distinctions toutes nouuelles; il luy rapporte des exemples & des coustumes en faueur de l'interest, & luy remonstre que la charité peut s'accorder auec l'vsure, puisque les deux parties en tirent visiblement de si puissans auantages. La Iustice preuue d'vn autre costé, que l'vsure la plus necessaire en apparence, est en effet la plus dangereuse, qu'insensiblement elle fait tort au bien public, qu'elle est la ruine du particulier; & qu'on la peut mettre au nombre des crimes. Ce foible Iuge se rend à ces raisons, sans se declarer pour quelqu'vne; & comme il ne veut point hazarder d'arrest, il me renuoye auec mes défiances & mes doutes. Dans cét estat, ie suf-

pens pour quelque temps mon commerce, puis que ie ne ſuis pas aſſeuré qu'il ſoit honneſte : Le gain me ſollicite ailleurs, autant, pour le moins, que la Iuſtice, & dans ce balancement, ie ſens cette inquietude ſecrette, dont ie ne puis eſtre déliuré, qu'apres auoir banny ce Marchand du Temple. Cette ſeuerité nous apporte le repos, que nous eſperions inutilement de la ſolitude, & des compagnies. L'incertitude eſt vne peine extraordinaire dans les actions, meſme les plus ſupportables ; & ie ne ſçay s'il n'eſt point auſſi dangereux, de faire vn bien auec doute, qu'vn mal auec hardieſſe. En effet, ce qui eſt bon de ſa nature, eſt rendu mauuais par mon ſcrupule, & ce qui eſt mauuais de ſoy, n'eſt pas tel en cecy que ie le treuue. Mon iugement ſe fait tort, quand il ne ſuit pas la verité, & ie n'en fais à perſonne, quand ie ſuy

mon opinion. Si la ſageſſe eternelle euſt donné le ſoin de noſtre conduite à nos coniectures, il y euſt eu moins de danger d'eſtre ſceptique, de ne point iuger du tout, ou de faillir en iugeant : mais puis que nous deuons deliberer ſur des principes plus parfaits, cette incertitude, qui ne peut eſtre noſtre regle, ne peut eſtre auſſi noſtre excuſe. Il n'eſt donc point de repos, qu'où les actions ſont fondées ſur le iugement, & le iugement ſur la verité.

## CHAPITRE XXV.

CEux qui veulent arriuer à ce poinct, doiuent abſolument ſe repoſer ſur la Prouidence de Dieu, pource que les autres qui s'apuyent ſur ces choſes de dehors, qui nous reſioüyſſent quand elles viennent, & qui nous deſeſperent quand elles s'en vont, ne ſont pas plus aſſeurez

de leur repos, que de leur inquietude, & qu'ils sont comme vn vaisseau mal équipé, dans la tempeste, qu'vne vague fait tantost monter & tantost descendre. Mais c'est auoir treuué desia son repos, que de s'en remettre au decret inéuitable de Dieu, qui ne peut estre changé, ny par aucun accident, ny par aucune pensée. Celuy qui éleue sa tranquillité au dessus de toutes les choses mortelles, ne la treuue iamais à dire, ny dans le calme, ny dans la tourmente, & n'en perdroit pas la moindre partie, quand le monde se renuerseroit, & que le premier chaos confondroit toute la Nature. Le commencement en est plus difficile, que la suitte. Si Dieu, sans prendre conseil, vous a formé dans les entrailles de vostre mere, il peut bien vous tirer, sans aucun secours, des entrailles de la terre. S'il ne manque point de Sagesse pour gouuerner tous les

Cieux, pour former toutes ſortes de creatures, il en peut bien auoir aſſez, pour vous regler & pour vous conduire. Vous dites que vous auez des amis, ou des richeſſes au moins pour en acquerir, & de la prudence pour les ménager. C'eſt eſtre bien credule, que de confier aux autres, ce qu'on ſe peut confier ſoy-meſme. Il n'eſt point d'eſprit plus troublé, que celuy du riche : Il n'eſt point de Sage, qui ne ſe trompe dans ſon opinion, & qui ne ſoit inſensé quelquesfois dans celle d'autruy. Les amis peuuent eſtre diſſimulez : les richeſſes ont accouſtumé de nous abuſer, ou de nous corrompre ; & noſtre folie vient bien ſouuent de noſtre prudence, Il faut s'aſſeurer ſur ce qui ne nous peut manquer au beſoin, contre noſtre volonté meſme : Ce n'eſt pas elle qui regle le cours des choſes, & c'eſt auoir perdu la raiſon, que de penſer l'interrom-

pre par nos desirs ou par nos craintes. Le passager sans experience, qui voit que le nauire ne va pas bien, ou qu'il va trop loing, prend le mast ou quelqu'autre piece, pour l'arrester; cependant que le Pilote rit dans l'ame de cette sottise, & qu'il sçait bien qu'il faut que le vaisseau aille où le poussent les flots & les voiles. Apres auoir embarqué vos marchandises, vous faites des vœux pour le vent qui vous doit sortir, vous en demandez vn autre qui vous fasse entrer au port, & quand vous auez vuidé vostre barque, & que vous l'auez remplie, vous estes impatient pour vn troisiesme, comme si le Ciel & l'eau n'auoient esté faits, que pour vous seruir, au delà mesme de vos esperances. C'est estre aussi ridicule, que de vouloir preuenir le mal, & de n'auoir de curiosité sous ce pretexte, que pour cousulter iusques aux Diables & aux estoilles.

Que sert-il d'aller au deuant de l'heure quand elle est venuë, & d'y resister quand elle sonne? C'est en vain s'enquerir de ce qu'on ne peut empécher. Ce que Dieu a ordonné, est comme fait dans le Ciel, il faut qu'il s'acheue sur la terre. Par cette sorte d'attente, nous hastons les maux qui sont lents de leur nature; & quoy que nous ne puissions les aduancer dans leur yssuë, nous les aduançons pourtant dans nostre opinion. Ceux qui s'opposent à cette Prouidence eternelle, ressemblent proprement à ceux qui nagent contre le courant de l'eau: Ils sont tournez de chaque vague, comme on voit qu'vn Marsoin est renuersé de la tourmente; & quoy qu'ils fassent, ils ne trauaillent que pour se perdre auec plus d'addresse.

## CHAPITRE XXVI.

IL faut que l'esprit de l'homme qui est troublé, soit tellement sousmis aux resolutions dont nous venons de parler, qu'il se persuade que sa condition est la meilleure de toutes, ou en elle-mesme, ou pour ce qui la regarde. Cette opinion ne doit pas naistre de son orgueil; mais d'vn consentement secret, sans qui l'enuie & l'embition le tyrannisent, & sans qui mesme il ne s'estimeroit pas heureux, quand mesme il se verroit au dessus de toutes les reuolutions du monde. Il n'est pas plus possible de souhaitter quelque chose, & d'en ioüyr en mesme temps, que de manger & de dormir tout ensemble. C'est pour cette raison que nos souhaits doiuent estre là bornez, pource qu'estans portez naturellement à nous tourmenter, nous mé-

prisons par vne espece d'ingratitude, ce que nous auons, pour ce qui nous manque. Le meilleur des Patriarches a dit quelquefois: O Dieu! que me donneras-tu, puis que ie n'ay point d'enfans? L'esclaue, qui se fait vn souuerain bien de la liberté, croiroit auoir tout gaigné, s'il auoit perdu ses chaisnes. Il ne les a pas plustost brisées, qu'il souhaitte des richesses, pour donner vn prix à son affranchissement, & treuue que la pauureté n'est pas moins cruelle que la seruitude. S'il a dequoy s'entretenir auec éclat, il porte ses pensées plus auant, & croit qu'il est honteux d'estre riche, sans estre Noble. Il s'imagine quelque temps apres, que la Noblesse est mal-heureuse, tant qu'elle n'est pas indépendente: La sujetion luy fait peur, & pour le contenter, il ne luy faut pas moins qu'vne Couronne. C'est peu de commander apres, à son opinion,

nion, si son pouuoir est resserré dans quelque petit domaine, & s'il a des voisins plus redoutables que luy. La Monarchie n'acheue pas ses desseins; & s'il y va, comme il y aspire, il ne se fait qu'vn petit globe de la mer & de la terre, & se fasche de ce qu'il n'y a pas plus de mondes à conquerir. S'il estoit deuenu le Seigneur de tous les hommes, il voudroit prescrire des regles aux Anges, & s'asseoir iusques sur le throsne de Dieu. Il se persuade d'estre immortel, il se fait éleuer des Temples, il veut que sa statuë soit adorée; & cette gloire luy déplaist encore, pource qu'il ne donne pas des loix dans le Ciel, ou qu'il n'est pas enuoyé pour reformer ce qu'il treuue defectueux daus la Nature. L'ambition des insensez n'a point de limites qui l'arrestent: Leurs souhaits vont iusques dans les espaces imaginaires; & ie ne les mépriserois pas, si c'estoit

eſtre heureux, que de poſſeder beaucoup : mais il eſt certain, que c'eſt tout auoir, que d'eſtre content, & qu'on le peut eſtre auec moins de peine dans vne condition baſſe, que dans vne fortune releuée. Outre qu'il y a de la vanité dans ces deſirs, il y a beaucoup de folie. Quoy que vous ſoyez pauure, il n'y a point de difference entre vous & vn Potentat, ſi ce n'eſt, qu'il ſe fait ſeruir, & que vous vous ſeruez vous-meſme. Il a des pouruoyeurs, des cuiſiniers, des Maiſtres d'hoſtel, des Secretaires, & beaucoup d'autres Officiers ; où vous faites ſeul vos prouiſions, voſtre cuiſine, voſtre recepte, voſtre dépence & vos écritures. Son appanage eſt d'vne longue eſtenduë, & le voſtre eſt enfermé dans des bornes tres-eſtroites : mais Briarée, auec ſes cinquante mains qui nourrit cinquante ventres, n'a point d'aduantage ſur vous, qui pour n'auoir

que deux mains n'auez auſſi qu'vn ventre à nourrir. Il a de la vaiſſelle d'argent, vous en auez d'eſtain de meſme couleur; & quoy qu'elle ſoit de moindre prix, elle eſt pourtant d'auſſi bon vſage. Ses plats ſont plus friands, les voſtres ne ſont pas moins ſains: Il mange des oliues, vous mangez des aulx, & ne hayt pas tant l'odeur de vos ſaulces, que vous mépriſez le gouſt des ſiennes. Vous n'auez pas toutes les choſes qu'il poſſede, vous en auez auſſi qui luy manquent: vous ſouhaittez ſa bourſe, & non pas ſon bien; il demande voſtre ſanté, ſans vous enuier voſtre table. Nous ſerions parfaits, ſi de toutes les conditions des hommes nous n'en choiſiſſions que les plus belles parties; mais il eſt impoſſible d'en profiter à les prendre toutes enſemble. La Sageſſe de Dieu a ſi-bien reglé noſtre eſtat, qu'il ne ſe treuue point d'homme ſi heureux

abſolument, qui ne reſſente quelque inquietude, comme il n'en eſt point de ſi miſerable, qui ne reçoiue quelque conſolation & quelque ioye. Les choſes ne valent ordinairement, que ce que nous les faiſons valoir. Celuy qui a des richeſſes, & qui n'a perſonne à qui les laiſſer, regarde auec ialouſie ſon voiſin, qui a des enfans, & qui n'a point d'heritage. Le riche n'auroit rien à deſirer, s'il auoit vn ſucceſſeur; & l'autre en a plus qu'il n'en peut entretenir: Celuy-là croit que tout iroit bien, ſi le riche pouuoit eſtre ſans ennuy; & le pauure croit que tout iroit mieux encore, s'il y auoit moins de bouches, & plus à manger. Vn ouurier robuſte ne rencontre point de viande, qu'il ne digere, ny de trauail qu'il ne ſupporte: Cependant il voudroit bien deuenir plus foible, pourueu qu'il deuint plus riche: Celuy qui aura eſté éleué auec

beaucoup de tendresse, & qui sera dégousté des morceaux les plus delicats, enuiera l'appetit & l'estomach de son valet, & ne refuseroit pas de changer de condition, pourueu qu'il luy fust permis de changer de corps à la mesme heure. Si Dieu s'accommodoit à nos desirs, il nous accorderoit la santé, la prudence, les richesses, la reputation, l'honneur, la force, la doctrine & la beauté du visage & de la taille. Mais supposez, que Dieu partage si-bien ces dons, qu'il ne les donne iamais tous ensemble, & qu'il vous en offre quelqu'vn, vous en prendriez infailliblement vn autre, que celuy qu'il vous auroit desia donné. Si vous estiez sçauant, il vous fascheroit de n'estre pas fort; si vous estiez vigoureux, vous vous plaindriez de n'estre pas riche; si vous estiez riche, vous souhaitteriez d'estre beau; & si vous estiez beau, vous voudriez estre

immortel; comme s'il ne ſçauoit pas mieux que vous, ce qui vous eſt propre. Nous nous rapportons bien ſouuent de nos affaires à l'experience d'vn Marchand, & nous n'oſons nous confier au choix de Dieu, qui ne peut iamais nous tromper, & qui ne ſçauroit eſtre trompé. Vous iugez peut-eſtre, que cét autre don valoit beaucoup mieux que le dernier, & peut-eſtre auſſi que vous ne rencontrez pas mal, & qu'il n'eſt pas ſi bon pour vous, que pour celuy qui en a la joüyſſance. Quoy que la liberté ſoit la plus agreable de toutes les choſes, à ceux qui n'en ſçauent pas abuſer, les fers ne laiſſent pas d'eſtre vtiles aux furieux & aux phrenetiques. Le vin, qui eſt vne excellente nourriture pour ceux qui ſe portent bien, eſt vn poiſon pour tous ceux qui ſont en fiévre. Le ſommeil entretient vn homme ſain; & celuy qui ſe plaint de quelque apo-

ſtume, ne peut repoſer qu'apres qu'elle s'eſt crevée. Le Bouc mange la ciguë, & le Magot l'araignée, & ces animaux viuent de ce qui en fait mourir pluſieurs autres. Dans l'appreciation de ce qui eſt bon, & de ce qui eſt mauuais, il y a de la difference du grand au petit, auſſi-bien que dans les Diettes. Tous les palais n'ont pas le meſme gouſt pour les meſmes viandes, & ce que l'vn prend comme delicat, l'autre le laiſſe comme inſipide. Si vous croyez que ce morceau vous ſoit neceſſaire, voſtre Medecin connoiſt celuy qui eſt le meilleur pour vous, & c'eſt creuſer ſa foſſe auec ſes dents, comme dit noſtre Prouerbe, que de s'en fier à ſon appetit auec trop d'opiniaſtreté. Dieu a plus de ſoin de voſtre ſalut : Il voit que vous ſeriez plus ſuperbe, ſi vous auiez plus de credit ; que vous ſeriez plus débauché, ſi vous auiez plus de force ; que

vous feriez plus auare, si vous auiez plus de richesses ; & que vous seriez plus dissolu, si vous auiez plus de santé. Puis que vous n'auez point d'yeux pour l'aduenir, reposez-vous sur celuy qui n'ignore pas ce que vous serez, & ce que vous voulez estre. Si le Ciel vous plaist, vous ne pouuez pas auoir de guide plus seur, que celuy qui en a fait sa demeure; & s'il vous y conduit par des sentiers difficiles & fascheux, vous deuez iuger, que le chemin le plus rude en est le plus court & le plus battu. Il sçait tout preuoir & tout faire, par vne Sagesse admirable, & par vne Puissance infinie: & ne vous refusera rien de ce qui vous sera le plus vtile, puis que son amour vous a desia rendu de visibles marques de son pouuoir & de sa Sagesse. Dieu ne veut pas les choses, à cause qu'elles sont bonnes, elles sont bonnes seulement pource qu'il les veut.:

celle

celle là ne vous seroit pas arriuée, s'il en eust veu quelqu'autre pour vous plus aduantageuse, & vous ne deuez pas l'accuser d'imperfection, quand vostre volonté ne s'accorde pas auec la sienne.

## CHAPITRE XXVII.

APres auoir conduit le Lecteur iusques à la source de son repos, il ne tiendra plus qu'à luy, de faire son propre d'vn si grand tresor; & s'il s'en retourne aussi pauure qu'il y est venu, il ne merite pas, qu'on donne des larmes à sa misere. Il est mal-aisé que les autres ayent pitié de nous, quand nous n'en auons pas de nous-mesmes; & le mal-heur volontaire est indigne de compassion & de remede. Ie me suis estonné cent fois de la folie de plusieurs hommes qui ne s'occupent iamais plus serieusement, qu'à se

tourmenter, comme si nous estions condamnez à vne inquietude fatale; & qui ne goustent pas plus le plaisir, que si le bourreau les traisnoit tousiours au supplice. L'vn suë à grosses gouttes sous vn faix qui n'est que dans son opinion: L'autre augmente sa douleur auec son impatience, & se fait vne large playe d'vne simple égratigneure. Celuy-cy aduance vn mal douteux par sa crainte, se plaint d'vne affliction qu'il n'a pas preueuë, ou n'apperçoit pas le bonheur qui l'accompagne: Celuy-là se laisse conduire à sa passion, ou souspire dans la solitude; & qui parmy tant d'hommes en treuueroit vn content, ne feroit pas moins qu'vn miracle. Cette imprudence est vne ingratitude honteuse: Nous sommes nos plus mortels ennemis, & c'est se tuer, que de ne pas mieux ménager sa vie. Que nos peines sont inégales, & qu'elles ont peu de

ressemblance! Si nous briguons des richesses, nous les souhaittons auec ardeur, nous les cherchons auec soin, & nous les suiuons auec vne ambition d'esclaue. Il n'est pas besoin qu'on sollicite nostre industrie; Le chemin qui nous y conduit, n'est point mauuais, quoy que defendu; & le plus court est tousiours le plus iuste & le plus honneste. Nous les attendons auec dépit, quand elles ne sont pas proches de nous; & s'il arriue qu'on en recompense nostre merite, ce qui est bien rare, nous les receuons comme si nous eussions esté mal-heureux sans elles. Cependant, les richesses les plus precieuses nous viennent chercher, & nous les receuons auec autant de froideur, que ces pauures solliciteurs, qui par nostre faueur esperent de gaigner leur cause. Les plus indifferens ne nous refuseroient pas leur assistance, si nostre disgrace venoit de nostre

mal-heur ; mais puis que noſtre laſ-cheté l'entretient, on ne feroit pas ſi-bien de nous plaindre de noſtre ſouffrance, que de nous punir de noſtre molleſſe. C'eſt eſtre genereux, & vrayement Chreſtien, que de pouuoir nuire à quelqu'vn, & d'en mépriſer l'occaſion ; mais dans ce qui regarde noſtre bien ; de tous les ménages, la pareſſe en eſt le plus mauuais & le plus eſtrange. Vous dites que cette paix eſt agreable comme elle eſt vtile, & que vous donneriez tous vos ſoins à l'obtenir, ſi les conditions ne vous en ſembloient point trop rudes. Voſtre laſcheté ſeroit beaucoup plus honteuſe, ſi elle reſtoit ſans pretexte ou ſans excuſe : mais vous ne dites pas auſſi, qu'il n'eſt point d'obſtacle, que vous ne taſchiez de renuerſer pour acquerir des richeſſes, pour poſſeder vne charge, pour deuenir plus ſçauant, ou pour dérober vn

plaiſir, qui ſera quelquesfois vn crime. Faut-il ſe laiſſer mourir de froid & de faim dans vne hutte, pource qu'on n'a point d'habit, de maiſon, ny de nourriture ſans argent, qu'on n'en gaigne que par le trauaille, & qu'on ne trauaille point ſans peine? Il faut eſtre bien charitable, pour dire qu'vn homme ſi pareſſeux eſt plus digne de l'aumône, que de la verge. La tranquillité ne ſeroit pas bonne, s'il eſtoit auſſi aiſé de l'obtenir, que de l'enuier. Ceux qui craignent de ſe défaire de leur oiſiueté pour cette raiſon, ne traiſnent qu'vne vie mal-heureuſe & languiſſante: Ils ſont à tous momens dans la confuſion & dans les plaintes, & ſe baſtiſſent icy-bas vn Enfer particulier, iuſques à ce que la mort les conduiſe dans vn autre. Quelle folie, d'auoir ſi peu de ſoin d'vn bien, pour qui tous les autres ſont à deſirer, apres en auoir tant

pris pour des choſes baſſes, apres auoir affo.bly nos corps pour elles par vn trauail de longue haleine, apres auoir meſme ſouhaitté que la mort ne nous y vinſt pas ſurprendre, pour leur donner auec plus de loiſir, ce qui nous reſte de forces! Banniſſons cette negligence dangereuſe & deſeſperée, & réueillons-nous de cét aſſoupiſſement, ſi nous n'auons iuré de nous perdre, & ſi nous n'auons plus de paſſion pour vn bien faux, que pour vn ſolide. Quand nous l'aurons obtenu, nous verrons ſous nos pieds toutes ſortes de malheurs: Nous rirons de ces orages, & de ces tempeſtes qui s'éleuent au milieu de noſtre cœur, & nous regarderons d'vn viſage gay, le Ciel & le monde, pour nous commander dans l'vn, & pour aſpirer à l'autre. Il eſt plus facile de conceuoir noſtre ſatisfaction, que de l'exprimer, quand noſtre ame ſera partagée en-

tre l'excés de la tristesse & de la joye, que le fondement de celle-cy sera nos plaisirs de nos plus funestes aduentures, & que la mort nous conduira de ce Paradis à l'autre, & de la tranquillité de l'ame, à vne vie eternelle. Fuyez d'icy, vous qui n'auez des yeux que pour vos Palais superbes, pour vos riches garderobes, pour vos coffres remplis de terre iaune & blanche, & pour la soussmission que vous rendent ceux qui sont deuenus vos esclaues par la bassesse de leur esprit, ou par le malheur de leur naissance. Goustez à loisir ce que la chasse & les iardins ont de plus doux & de plus charmant; ne faites vos inclinations que du bal & de la musique, entretenez vostre tranquillité de ce que la Nature a de plus curieux & de plus rare, & n'attendez pas que ie vous enuie vne paix qui vaut moins que la plus cruelle guerre.

FIN.

